

C.E.N. BULLETIN

« *EUROPEAN CENTRE FOR NUMISMATIC STUDIES* »
« *CENTRE EUROPÉEN D'ÉTUDES NUMISMATIQUES* »

VOLUME 48

N° 1 JANVIER – AVRIL 2011

Giovanni GORINI – Collectionnisme de monnaies grecques et recherche scientifique *

IL EST NOTOIRE que la science numismatique doit beaucoup à la passion d'amateurs érudits, car elle s'est développée sur la base des collections de monnaies et médailles antiques réalisées par ceux-ci, à partir des premières indications contenues dans les œuvres de Pétrarque (xiv^{ème} siècle) jusqu'aux recherches actuelles. Cette composante a constitué la toile de fond de toutes les études numismatiques dans les siècles passés jusqu'au xviii^{ème}, lorsqu'on a commencé à publier les catalogues des collections de monnaies grecques et romaines appartenant à des seigneurs, nobles, papes, cardinaux, professeurs d'université etc. ^[1] Il serait d'ailleurs intéressant d'approfondir la relation entre la profession de ces amateurs et la numismatique ; des études en ce sens ont déjà été effectuées en ce qui concerne la

profession médicale : à partir du fameux Vaillant, pour en arriver à Patin et à Spon ^[2].

Après Eckhel et Sestini, dont la personnalité se révèle de plus en plus importante pour nos études, commence à se dessiner la figure du savant qui – tout en étant dépourvu d'une collection propre – parvient à formuler des propositions pour l'interprétation et l'attribution de monnaies en s'appuyant sur des collections d'institutions publiques ou de celles d'autres collectionneurs. Toutefois, dans le panorama européen de la recherche scientifique sur le monnayage grec, une telle figure demeurera tout à fait marginale pendant tout le xix^{ème} siècle. En effet, nous enregistrons, à cette époque, encore un bon nombre d'ouvrages fondamentaux pour notre discipline qui sont l'émanation de collectionneurs érudits, tels Bartolomeo Borghesi, Celestino Cavedoni ^[3] et G. Dattari. On peut mentionner encore à titre d'exemple l'ouvrage de Carelli (1850) publié par Cavedoni, sans négliger par ailleurs toute la série de savants « locaux », surtout italiens, qui ont publié les monnaies issues des ateliers monétaires de leurs régions. On peut citer à

* Ce texte est une version aménagée du rapport présenté à Bari le 12 novembre 2010 devant le 3^{ème} Congrès National de Numismatique. Je remercie Gaetano Testa qui m'a proposé cette collaboration avec le BCEN, en assumant en outre le soin de la traduction du texte original italien.

^[1] G. GORINI, Artz und Numismatiker Charles Patin in Padua, dans P. BERGHAUS (éd.), *Numismatische Literatur 1500-1864. Die Entwicklung der Methoden einer Wissenschaft*, Wiesbaden 1995, pp. 39-46 ; M. CALLEGARI, G. GORINI & V. MANCINI, *Charles Patin. La collezione numismatica, la raccolta artistica, la biblioteca*, Padoue, 2008.

^[2] L. REBAUDO, L'influenza della medicina antica sullo studio dell'antichità classica fra xvi e xvii secolo, dans A. MARCONE (éd.), *Medicina e società nel mondo antico. Atti del convegno di Udine (4-5 ottobre 2005)*, Florence, 2006, pp. 251-265.

^[3] *Monete greche e romane*, R. Ratto, Milan, 27 avril 1911.

ce propos Olivieri ^[4], mais il y en a beaucoup d'autres qui se sont penchés sur les ateliers italiques et étrusques de l'Italie centrale ainsi que sur ceux, nombreux, de l'Italie méridionale. Ces ouvrages ne sont pas toujours précis, mais ils revêtent tout de même une utilité certaine.

Le collectionnisme de monnaies de la Grèce antique présente donc des racines profondes dans le monde culturel européen et spécialement italien. Jusqu'au XIX^{ème} siècle, ce phénomène se concentre surtout au Sud, en Sicile et à Naples, où l'on constitua des collections renommées qui ne manquèrent pas d'attirer des voyageurs érudits – allemands, britanniques, français et scandinaves – dans leur « tour d'Italie » destiné à compléter leur éducation culturelle. Souvent ces derniers faisaient l'acquisition de collections pour le compte de médailliers en cours de constitution dans leurs pays. Par ailleurs, dans ces initiatives à cheval sur les XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles, le phénomène de la franc-maçonnerie ne semble pas tout à fait étranger, car il établit – comme nous le savons à partir des souvenirs du Danois Münter et de Goethe lui-même – un imperceptible « fil rouge » de liaisons entre personnes, qui autrement ne se connaîtraient pas, au nom de leur appartenance commune à la société secrète ^[5].

Le collectionnisme numismatique s'insère en outre dans le monde plus vaste des amateurs d'antiquités en général, dont l'histoire vient de très loin, prenant son point de départ déjà dans l'Antiquité classique elle-même et, en passant par

le Moyen Âge et la Renaissance, parvient jusqu'à nos jours ^[6]. La diffusion de ce phénomène confirme l'existence de larges connaissances, sur lesquelles s'est ensuite greffée la prise de conscience de la possibilité de tirer profit d'un bien qui, au fil des siècles, a acquis une valeur historique et artistique. Ainsi, au cours des deux derniers siècles, ce phénomène a pris aussi un caractère économique, marqué par l'épanouissement du commerce du matériel numismatique antique et le déroulement de nombreuses ventes publiques ^[7]. À titre indicatif, on pourrait se limiter à citer seulement certaines des ventes parmi les plus significatives : Windisch-Grätz ^[8], Evans (1933) ^[9], Löbbecke (1906) ^[10], Prowe ^[11] et Strozzi (1907) ^[12]. Mais il est évident que ces deux aspects, connaissance et profit, ne peuvent se concrétiser qu'à travers un classement précis et scientifique qui, en situant l'objet

[6] Sur l'histoire du collectionnisme jusqu'au XIX^{ème} siècle il est particulièrement utile de consulter E. BABELON, *Traité des monnaies grecques et romaines, première partie, Théorie et doctrine*, T. I, Paris 1901, coll. 326-350 ; J.-B. GIARD, *L'évolution de la numismatique antique au XIX^{ème} siècle*, SNR 65 (1986), pp. 167-174.

[7] Il serait trop encombrant et peu utile d'établir dans cet article la longue liste des ventes publiques de monnaies grecques ayant eu lieu au cours des deux derniers siècles. Cfr. J. SPRING, *Ancient Coins Auction Catalogues 1880-1980*, Londres, 2009.

[8] *Sammlung griechischer und römischer Münzen*, J. Scholz et O. Voetter, Prague, 1899, et Vienne, 1903.

[9] *Griechische und Römische Münzen*, A. Cahn, Frankfurt/Main, 27 février 1933.

[10] *J. Hirsch*, München, 28 mai 1906.

[11] *Sammlung griechischer, römischer und byzantinischer Münzen*, Brüder Egger, Wien, 28 novembre 1904.

[12] J. SPRING, *Ancient Coins Auction Catalogues 1880-1980*, Londres, 2009 ; Coll. Strozzi, *Médailles grecques et romaines*, par les soins de Arthur Sambon, Galleria Sangiorgi, Roma 15-22 avril 1907. Voir aussi SNR 89 (2010), p. 279 (Walker).

[4] G. GORINI, L'Olivieri numismatico, *Studia Oliveriana* 15-16 (1995-96), pp. 215-252.

[5] G. GORINI, Frederik Münter, Danish numismatist: new documents, dans *Scripta varia numismatico Tuukka Talvio sexagenario dedicata*, Helsinki, 2008.

– dans ce cas les monnaies – dans leur contexte historique et chronologique, contribue à mieux connaître la matrice culturelle et économique qui a présidé, à un moment donné de l'Histoire, à leur frappe ou fusion non seulement en tant qu'objet de valeur, mais aussi en tant qu'émanation d'une autorité étatique qui en autorisait la production. C'est justement le cas du monnayage grec dont le choix des images et des légendes était fondamentalement dicté par les autorités de la *poleis*, ou plus précisément par leurs conseillers, dans l'optique d'en faire un instrument permettant d'affirmer leur prestige ou pour le financement de dépenses publiques. À l'époque romaine également, et surtout dans les premiers siècles de l'Empire, le monnayage constitue un instrument de propagande de la figure de l'empereur à travers l'illustration des grands axes de son action politique et de ses réalisations.

Au ^{xx}^e siècle, le climat culturel enregistre une innovation presque partout en Europe : on assiste dans la société à une dérive esthétisante, en vertu de laquelle la numismatique grecque est considérée essentiellement comme un élément de l'histoire de l'art ancien. Un témoignage significatif de cette tendance est constitué, en Italie, notamment par les volumes de Vittorio Emanuele Rizzo, où cet auteur essaie de reconstruire l'activité des maîtres graveurs en se basant sur une vision subjective des formes et des styles ^[13]. Une telle approche dans les études s'est affirmée surtout dans la période entre les deux guerres mondiales et s'est malheu-

reusement traduite par l'interruption de la belle tradition positiviste qui, dans le passé, avait contribué à l'enregistrement des trouvailles monétaires. Pour les régions du Centre et du Nord de l'Italie, on peut citer la personnalité centrale de Paolo Orsi de Rovereto ^[14], alors qu'en Italie méridionale, l'intérêt pour la beauté des monnaies et la bonne conservation des pièces s'est traduit dans les faits par la dispersion d'un énorme patrimoine numismatique qui a pris la voie de l'étranger, malheureusement sans qu'il y ait indication des provenances et notation des contextes. À cette époque, on a privilégié une attitude entourant d'un amour stérile la pièce isolée, sans tenir compte des réalités que le contexte des trouvailles ou des fouilles aurait pu mettre en évidence, plutôt qu'une approche historique potentiellement utile pour parvenir à la pleine compréhension de la valeur et de la signification de la monnaie. Par conséquent, ce patrimoine revêt maintenant peu d'utilité pour toute recherche historique sérieuse. À l'étranger, sauf dans le cas de dépôts monétaires emportés frauduleusement des régions méditerranéennes, la situation se présentait d'une manière différente dans la mesure où les monnaies y sont parvenues par la voie du commerce et donc déjà dissociées du contexte de la découverte.

Un tournant s'est seulement produit dans la deuxième moitié du ^{xx}^e siècle et plus précisément dans les années 70. C'est à ce moment que s'affirme graduellement la tendance selon laquelle le collectionnisme d'objets artistiques et en particulier de monnaies et médailles n'est plus lié à une exigence de manifestation de pouvoir, soit-il laïque ou reli-

^[13] G.E. RIZZO, *Saggi preliminari sull'arte della moneta nella Sicilia greca*, Roma, 1938 ; "Intermezzo". *Nuovi studi archeologici su le monete greche de la Sicilia*, Rome, 1939 ; *Monete greche della Sicilia*, 2 vol., Rome, 1946. Peut-être on peut y voir aussi l'influence de H. FOCIL-LON, *Vie des formes : suivie de l'éloge de la main*, Paris, 1939.

^[14] G. GORINI, L'attività numismatica di Paolo Orsi, dans B. MAURINA et E. SORGE, Orsi, Halbher, Gerola. *L'archeologia italiana nel Mediterraneo*, Rovereto, 2010, p. 121-136.

gieux, mais devient de plus en plus l'expression de l'état social atteint par la nouvelle bourgeoisie, qui – constituée essentiellement par des entrepreneurs – se juxtapose désormais à la noblesse, surtout rurale, qui dominait la société européenne au XIX^{ème} siècle. Cette évolution permet d'expliquer l'intérêt et le goût d'une couche grandissante de la population, mais moins cultivée, pour les monnaies liées à des événements récents ou d'actualité, à côté de la redécouverte des réalités historiques liées au monnayage grec surtout dans les régions du Sud, et au monnayage celtique dans les pays qui ont connu l'essor de cette civilisation, comme l'Angleterre, la France, la Belgique, l'Allemagne méridionale, l'Autriche et l'Italie septentrionale ^[15]. Ce type de collection – relativement facile à réaliser en raison de la grande quantité de matériel disponible en provenance de fouilles clandestines et ensuite mise sur le marché sous les yeux inattentifs (au moins en Italie) des organes préposés à la tutelle du patrimoine archéologique – n'est cependant pas bon marché et, pour cette raison justement, devient un *status symbol* de la classe bourgeoise émergente. On assiste ainsi à la formation, déjà au XIX^{ème} et encore davantage au XX^{ème} siècle, de nombreuses collections privées de citoyens nantis, pas nécessairement nobles ou issus de grandes familles ni obligatoirement inspirés par des intérêts scientifiques, mais conquis par la beauté d'une pièce en bon état de conservation et aussi par la perspective d'un bon investissement. À cette époque la quantité de matériel disponible s'accroît proportionnellement au développement des travaux pour des infra-

[15] À ce propos on peut penser plus particulièrement à des personnalités comme, pour la France, J.-B. COLBERT DE BEAULIEU, *Traité de numismatique celtique, I. La numismatique des ensembles*, Paris, 1973 et, pour l'Italie, A. PAUTASSO, *Le monete preromane dell'Italia Settentrionale*, Varese, 1966.

structures publiques et pour des établissements urbains et commerciaux dans les pays méditerranéens, travaux qui laissent revenir à la surface de nombreux dépôts et trésors monétaires. Divisé en parcelles pour mieux en assurer l'écoulement sur le marché des antiquaires, ce patrimoine archéologique a été ainsi soustrait aux efforts des savants qui, à travers la connaissance du contexte des trouvailles et des associations stratigraphiques, essaient de faire progresser la recherche et la reconstruction historique. À la mort du collectionneur, les ensembles réalisés furent parfois insérés dans des collections publiques ; tel a été le cas de la collection du baron Lucien de Hirsch, léguée à la Bibliothèque Royale de Belgique en 1898, ou, à peu près à la même époque, celle du comte Albéric du Chastel ^[16]. C'est également le cas de la collection de Santangelo donnée au Musée Archéologique de Naples ^[17], sans devoir citer toutes celles parvenues au Cabinet des Médailles de Paris ou au *British Museum* de Londres, et bien d'autres qui, au XIX^{ème} siècle, ont constitué le noyau des collections numismatiques publiques de plusieurs grands musées européens.

La formation d'une collection devient aussi, au fil du temps, le témoignage d'une identité étatique ou civique qui caractérise la société du XIX^{ème} siècle. En Sicile, en Grèce et en Turquie, par exemple, surtout au XX^{ème} siècle, à côté de collections très renommées comme

[16] P. NASTER, *La collection Lucien de Hirsch, catalogue des monnaies grecques*, Bruxelles, 1959 ; F. DE CALLATAÏ & J. VAN HEESCH, *Greek and Roman Coins from the du Chastel Collection*. Coin Cabinet of the Royal Library of Belgium, Londres, 1999.

[17] G. FIORELLI, *Catalogo del Museo nazionale di Napoli. Collezione Santangelo*, Naples, 1866-67 ; T. GIOVE, *Il medagliere Santangelo*, dans R. CANTILENA, T. GIOVE, *Museo Archeologico Nazionale di Napoli. La collezione numismatica. Per una storia monetaria del Mezzogiorno*, Napoli, 2001.

celle de Pennisi ^[18], s'est développé un phénomène assez intensif de drainage de monnaies dans le territoire proche de la résidence du collectionneur. Cela a permis de développer plusieurs études sur l'attribution d'une émission particulière à un atelier donné, études qui se révèlent aujourd'hui précieuses pour la connaissance de l'activité des ateliers monétaires concernés. À l'intérieur de ce schéma se situent aussi la genèse et le processus de formation de nombreuses autres collections de monnaies grecques, grâce auxquelles nous parvenons aujourd'hui à dresser un premier bilan des problèmes qui sous-tendent cet aspect particulier de la science numismatique en relation surtout avec la recherche scientifique ^[19]. En effet, on est bien conscient de combien les études de numismatique grecque et romaine ont été, dans le passé – et, en partie, le sont encore de nos jours – dépendantes de l'apport irremplaçable des collectionneurs. Cette relation qui a été extrêmement fructueuse par le passé, a toutefois influencé lourdement la recherche. Par exemple, les fractions divisionnaires d'argent, négligées dans les collections, l'ont été aussi dans les études. Ainsi, les fractions d'argent n'apparaissent pas dans les premières *syloges* de monnaies grecques Spencer-Churchill (1931), Newnham Davis (1936), Lloyd (1933-37), Lockett (1938-49) etc., mais ont été prises en considération seulement récemment suite aux études de Bérend et de Kim. Ceci vaut aussi pour les monnaies en bronze, dont les an-

ciens catalogues de ventes ne fournissaient pas de photo ni d'indication de poids. Par contre, ce sont justement ces pièces qui constituent la majeure partie des trouvailles – comme le signalent les rapports de fouille de nombreux sites de la région méditerranéenne ^[20] – et par conséquent contribuent à une meilleure définition des contextes historiques et économiques d'un monnayage donné. Ainsi, avec les fractions d'argent, on a perdu aussi la documentation d'une articulation du numéraire archaïque et classique plus ample que celle résultant des collections. Aujourd'hui, on a ainsi mis de côté les diverses « théories » qui se fondaient précisément sur la supposition erronée que les ateliers monétaires archaïques auraient émis seulement des pièces à forte valeur intrinsèque au détriment du numéraire fractionnaire. Cette approche des collectionneurs qui privilégiait les monnaies en fonction de leur poids et de leur diamètre, a eu des répercussions analogues pour ce qui est des monnaies romaines impériales des ^{iv}^e et ^v^e siècles après J.-C. qui ont été négligées par les collectionneurs et, de ce fait, l'ont été aussi dans les études scientifiques jusqu'il y a quelques décennies. En effet, pour ce qui est de la Grèce antique, outre les émissions d'or (qui n'existent pratiquement pas avant Philippe II de Macédoine), les collectionneurs ont toujours marqué une nette préférence pour les grosses pièces en argent, alors que pour le monde romain, ils ont recherché les monnaies en bronze, impériales ou provinciales, de module large, outre bien entendu les pièces en or et en argent. Cet état de fait – confirmé par de nombreux catalogues de collections

^[18] P. TRANCHINA, Collezione Pennisi, dans *Soprintendenza ai Beni Culturali e Ambientali della Sicilia Orientale*, *AION* 37 (1990), p. 326.

^[19] O. MØRKHOLM, A history of the study of Greek numismatics. I. c.1760-1835. The foundations, II. c.1835-1870, *Nordisk Numismatisk Årsskrift* 1979-80, pp. 5-21 ; III. c.1870-1940, *NNÅ* 1982, pp. 7-26 ; G. GORINI, The Study of Greek Numismatics during the 18th Century in Italy, dans *Numismatik und Geldgeschichte im Zeitalter der Aufklärung*, Dresden 4-9 mai 2009 (à paraître).

^[20] J.H. KROLL, *The Athenian Agora*, Volume XXVI. *The Greek Coins*, Princeton, 1993 ; F. DE CALLATAÏ, Greek coins from archaeological excavations: a conspectus of conspectuses and a call for chronological tables, dans *Agoranomia. Studies in money and exchange presented to John H. Kroll*, New York, 2006, pp. 177-200.

de monnaies dont on dispose depuis 1600 ^[21] – a influencé beaucoup de travaux consacrés notamment à la reconstruction de l'activité de certains ateliers, de sorte que les fractions d'argent et les pièces en bronze ont été reléguées aux toutes dernières pages de ces ouvrages, ou ont été même totalement négligées. Un exemple significatif de ce désintérêt se retrouve dans les ouvrages de Noe sur Métaponte ^[22] ou Caulonia ^[23].

Depuis lors, dans le panorama de la bibliographie historique, on n'enregistre pas de modifications fondamentales pour ce qui est de la recherche sur le collectionnisme numismatique. En effet, si pour les périodes antérieures à 1800 et surtout pour les ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles, on dispose de contributions isolées dans des miscellanées et aussi dans des ouvrages de large envergure, plus tard – entre la fin du ^{xix}^e et le ^{xx}^e – ces contributions se retrouvent dispersées dans des ouvrages non homogènes, et leur apport devient plus exigu et centré sur des aspects spécifiques.

À l'exception des pages désormais vétustes de Babelon qui remontent à 1900 ^[24] et aussi du répertoire plus récent de Spring ^[25] qui est en réalité de nature

descriptive, surtout pour les périodes les plus récentes, les recherches sur base de collections numismatiques grecques sont en nombre réduit et se limitent très souvent à l'exposé introductif d'un catalogue de vente sans aucun essai de synthèse, de définition d'une quelconque problématique et sans aucune réflexion critique sur leur valeur et sur leur importance pour le progrès de la recherche numismatique relative au monde grec.

Dans l'attente d'un examen plus approfondi et plus systématique des problèmes sous-jacents à cet aspect de l'histoire culturelle des études numismatiques, je voudrais aborder maintenant l'aspect des relations entre le collectionnisme de monnaies grecques et la recherche scientifique au cours des deux derniers siècles, et faire des considérations sur base des connaissances actuelles. En effet, cette relation, indissoluble jusqu'à la fin des années 50 du ^{xx}^e siècle, constitue un autre chapitre intéressant de l'histoire du collectionnisme. On peut rappeler les figures d'Imhoof-Blumer (1838-1920) pour les monnaies grecques en général, et dont la collection de moulages est conservée au musée de Winterthur, de Ravel pour les monnaies de Corinthe ^[26] ou de Vlasto ^[27] et d'Evans pour les monnaies de Tarente ^[28], ainsi que celles des autres collectionneurs dont les ensembles ont fait l'objet de fascicules de la SNG des années '30 jusqu'à ce jour. Par le passé, un collectionneur devenait également, au fil du temps, un érudit qui étudiait en profondeur les séries d'objets de sa collection, l'époque ou la région dont il

^[21] G. GORINI, Publications on ancient numismatics in the Republic of Venice in the 17th century, in C. DEKESEL & T. STÄCKERS (éd.), *Europäische numismatische Literatur im 17. Jahrhundert*, Wiesbaden, 2005, pp. 327-340 ; ID., *The study of Greek numismatics*, op. cit. ; ID., Lo statuario pubblico : il collezionismo numismatico, in I. FAVARETTO & G.L. RAVAGNAN (éd.), *Lo statuario pubblico della Serenissima. Due secoli di collezionismo di antichità 1596-1797*, Venise, 1997, pp. 132-135.

^[22] S.P. NOE, *The coinage of Metapontum*, 2 parts, New York, 1927 et 1931.

^[23] S.P. NOE, *The coinage of Caulonia*, New York, 1958.

^[24] E. BABELON, *Traité des monnaies grecques et romaines*, op. cit. (note 6).

^[25] J. SPRING, *Ancient Coins Auction Catalogues 1880-1980*, Londres, 2009.

^[26] O. RAVEL, *Les 'Poulains' de Corinthe*, 2 vol., Bâle et Londres, 1936-1948.

^[27] O. RAVEL, *Descriptive catalogue of the collection of Tarentine coins formed by M.P. Vlasto*, Londres, 1947 ; M.P. VLASTO, *Taras Oikistes: A contribution to Tarentine numismatics*, New York, 1922.

^[28] A.J. EVANS, *The 'horsemen' of Tarentum*, NC, 1890-1891.

possédait des monnaies. Que l'on pense à la vaste bibliographie de ceux qui se sont penchés sur le monnayage de la Sicile antique, tels que Castelli (1781), Landolina-Paternò, Lagumina, Torremuzza et d'autres jusqu'à Minì ^[29]. À partir des années '50 du xx^{ème} siècle et au moins en Italie, cette relation assez féconde s'achemine vers une phase de stérilité. Malgré cela, la recherche numismatique peut encore mettre en avant, pour le monde romain, des personnalités comme O. Ulrich Bansa ^[30] et E. Bernareggi ^[31], dernière figure de proue du passage du collectionnisme à l'université. Dans le même sillon, il faut rappeler P. Bastien ou E. Levante, en France, et, en Allemagne, Fr. Bodenstein et H. von Aulock.

Nous avons eu récemment, surtout en Suisse, des figures de commerçants qui étaient aussi des savants renommés en numismatique grecque : Herbert Cahn, professeur à Heidelberg ^[32], Leo Miltenberg et Silvia Hurter, récemment disparue, commerçante et autodidacte, qui nous a laissé une série de travaux précieux pour nos études, parmi lesquels la récente monographie sur le monnayage de Ségeste ^[33].

^[29] A. MINÌ, *Monete di bronzo della Sicilia antica*, Novara, 1977 ; ID., *Monete antiche di bronzo della zecca di Siracusa*, Palerme, 1979.

^[30] G. GORINI, Oscar Ulrich Bansa collezionista e studioso, in *I direttori della Rivista Italiana di Numismatica*, convegno Milano 27 maggio 2011 (sous presse).

^[31] G. GORINI, Ernesto Bernareggi (1917-84), *RIN* 86 (1984), pp. 233-238 ; *Compte-Rendu* 31 (1984), pp. 23-24 par les soins de H. Cahn.

^[32] S. MANI HURTER & M. PETER, Zum Gedenken an Herbert A. Cahn, *SNR* 81 (2002), pp. 4-6 ; *Compte-Rendu* 49 (2002), pp. 119-126 par les soins de C. Boehringer.

^[33] W. FISCHER BOSSERT, Obituary Silvia Mani Hurter, *ANS Magazine* 8 (2008), n° 2, pp. 52-54 ; S. FREY-KUPPER, M. PETER & H. VON ROTEN, Zum Geleit : Silvia Mani Hurter (1933-2009), *SNR* 88 (2009), pp. 7-14.

Dans la deuxième moitié du xx^{ème} siècle se produit la séparation entre collectionnisme et recherche scientifique. Pour la première fois dans l'histoire de la numismatique s'affirme, d'une manière claire, la figure de personnalités provenant du monde universitaire et qui consacrent leurs études à la numismatique antique, grecque et romaine, sans posséder nécessairement une collection propre. Ces savants mènent leur activité de recherche ou de conservation par la production de travaux scientifiques sur des monnaies de collections notamment publiques, ou reçues pour étude par des archéologues, des historiens et des fonctionnaires d'État en charge du patrimoine culturel, ou encore par des recherches autonomes. Ils poursuivent ainsi leur carrière scientifique à côté des conservateurs des divers musées numismatiques européens et constituent aujourd'hui les acteurs les plus actifs au niveau du progrès de la recherche numismatique dans le domaine grec.

Ce contexte nouveau est aussi le produit des mutations culturelles des trente dernières années et de l'affirmation d'une nouvelle vision de l'étude de l'Antiquité. Fondamentale, à ce propos, est la leçon de R. Bianchi Bandinelli ^[34]. Une nouvelle méthodologie s'instaure, selon laquelle la monnaie est considérée dans le contexte historique duquel elle est issue, en mettant en relief sa fonction et sa valeur politique et économique ; la monnaie assume ainsi le rôle de source primaire dans la reconstruction des diverses phases de la vie dans l'Antiquité.

C'est une dimension nouvelle qui est attribuée à la monnaie : elle n'est plus considérée sous des critères esthétiques de matrice hégélienne, finalement très

^[34] M. BARBANERA, *L'archeologia degli italiani*, Rome, 1998.

subjectifs, mais sous le critère de sa relation avec le territoire et les couches archéologiques d'où la pièce est revenue à la lumière, ou avec le contexte monétaire qui avait accompagné son enfouissement [35]. Cette nouvelle approche met au second plan l'exigence pour les savants de disposer, pour leurs études, d'une collection privée personnelle, la préférence allant vers l'obtention de moulages ou de photos de monnaies conservées dans les divers musées et collections publiques et privées. Leur activité est en outre facilitée de nos jours par la publication de catalogues bien illustrés de nombreuses ventes publiques. De plus, l'avènement de l'outil informatique, en particulier Internet, a rendu beaucoup plus aisée la diffusion des images des monnaies aux fins d'étude sur, par exemple, la production d'un atelier donné, la reconstruction de la séquence des coins, l'évolution des typologies, etc.

Il s'agit d'une vraie « révolution copernicienne », car la recherche s'est déplacée auprès des universités et des cabinets numismatiques des principaux musées, au détriment des collectionneurs privés qui s'engagent de plus en plus rarement dans l'élaboration d'ouvrages de grande envergure.

Un autre élément a contribué aussi à cette réorientation de la recherche scientifique : il s'agit de l'introduction de l'euro et la disparition en Europe des frontières douanières. Les engagements que la Suisse s'est vue obligée d'assumer à l'égard de l'Europe ont conduit sinon à la fin, du moins à un rétrécissement notable du marché numismatique de ce pays. Celui-ci, délaissé par certaines

maisons de ventes publiques de grande renommée et dirigées par des savants bien connus – dont certains avaient été même appelés aussi à exercer l'enseignement universitaire (comme c'est le cas déjà noté de Herbert Cahn) – est aujourd'hui géré par un personnel davantage attentif aux aspects de marché plutôt qu'aux études. Par ailleurs, il serait aussi intéressant de prêter davantage d'attention à la relation entre collectionnisme et marché, mais cela irait au-delà des limites de la présente note.

Pour essayer de comprendre le pourquoi d'un tel phénomène, il faudrait peut-être observer les mutations politiques et culturelles après la deuxième guerre mondiale et surtout à la suite de la crise de 1968. Dans le cadre de celles-ci, la recherche numismatique s'est fixé de nouveaux horizons et s'est enrichie de nouvelles acquisitions notamment pour ce qui est des aspects historiques et économiques ainsi que des répercussions de nature méthodologique. Ce sont ceux qui, en fin de compte, intéressent davantage lorsque l'on étudie le monnayage grec.

Cette dichotomie semble devoir être attribuée à deux causes bien définies. L'une est représentée par le tournant que les études de numismatique grecque ont enregistré un peu partout en Europe par une concentration progressive de l'attention au niveau régional, l'intérêt des savants se portant de plus en plus vers les ateliers et les trouvailles de la région où ils vivent et opèrent. On a pu mettre ainsi en relief les activités des ateliers dits mineurs, dont la production est très difficilement parvenue jusqu'aux grands médailliers européens ou américains et qui, par contre, revient à la surface lors de fouilles – officielles ou non – dans les territoires environnants, surtout dans les régions méditerranéennes.

[35] L. BREGLIA, *Numismatica antica*, Milan, 1964 ; R. BIANCHI BANDINELLI, *Introduzione all'archeologia*, Bari, 1975 ; M. BARBANERA, *Ranuccio Bianchi Bandinelli : biografia ed epistolario di un grande archeologo*, Milan, 2003.

L'autre cause tient au fait que la recherche porte désormais un intérêt prépondérant aux aspects historiques et archéologiques ; elle est devenue plus attentive aux lieux des trouvailles isolées ou de sites, en vue de préciser les attributions chronologiques et l'identification des ateliers d'émission, ce qui demeure toujours un but fondamental.

Un mouvement méritoire dans cette direction se retrouve chez les numismates grecs qui sont en train d'étudier les émissions des divers ateliers disséminés sur le territoire de la Grèce antique, ou chez le chercheur australien A. Sheedy pour ce qui est du monnayage archaïque des îles grecques^[36].

En outre, on porte aujourd'hui une attention particulière aux dépôts monétaires (que l'on pense aux fascicules de *Coin Hoards* qui, en 2010, ont atteint le nombre de 10). Si ces trésors arrivent à parvenir sur le marché international, les collectionneurs en font très rarement l'acquisition pour en publier, par la suite, leur composition réelle. Il suffit de citer le cas du dépôt de Elmali (Lycia) de 1984, contenant 13 décadrachmes athéniens, qui n'a pas encore été publié complètement^[37]. Dans toute la typologie de ces études, le recours aux collections s'est considérablement réduit et est devenu presque sans importance ; aussi la dimension des collections, en général mises en vente anonymement dans l'une des nombreuses maisons de ventes publiques, peut révéler son utilité uniquement pour permettre de retrouver des exemplaires manquants dans une séquence de coins, des variétés typologiques ou iconogra-

phiques. D'autre part, des ventes spécialisées de monnaies grecques subsistent encore (par exemple celle de monnaies de bronze des *Bruttii*^[38] ou la collection BCD de monnaies d'Olympie^[39]), mais le plus souvent avec des exemplaires inédits, parfois d'authenticité douteuse, ou avec la présentation des mêmes pièces qui passent d'une vente à l'autre. Il arrive parfois aussi que, lorsque des pièces de collection de provenance certaine sont répertoriées dans des ouvrages scientifiques, elles le sont de manière anonyme ou sont identifiées par une simple lettre d'alphabet, sans aucune autre référence, rendant ainsi nulle la valeur documentaire de la citation^[40].

À ce sujet, il a été souligné que « le commerce et le collectionnisme numismatique entre la fin 1800 et les années 30 n'ont nullement fait l'objet d'une analyse appropriée »^[41] et je voudrais ajouter que cette situation pourrait se référer à l'ensemble du xx^{ème} siècle.

Les réflexions ici formulées n'ont donc l'ambition que de présenter seulement un bilan préliminaire de l'état des problèmes. Cette thématique semble d'ailleurs devenir un sujet d'actualité si l'on considère, par ex., les travaux récents de Walker^[42] ou celui de Rambach sur les ventes publiques et les collectionneurs^[43], auxquels je me permets d'ajouter une réflexion plus ample que j'ai

[36] A. SHEEDY, *The archaic and early classical coinages of the Cyclades*, Londres, 2006.

[37] CH VIII (1994), n° 48 ; I. CARRADICE (éd.), *Coinage and administration in the Athenian and Persian Empire*, Oxford, 1987 (*BAR Int. Series* 343).

[38] Asta F. Semenzato, Venezia, 29-30 novembre 1980.

[39] Leu Numismatics, *Coins of Olympia. The BCD Collection*, Auction n° 90, 10 mai 2004.

[40] A. TRAVAGLINI, *Inventario dei ritrovamenti monetali del Salento*, Rome, 1982.

[41] C. POGGI, Appendice bibliografica, *RIN* 103 (2002), p. 460.

[42] A.S. WALKER, Catalogues and their Collectors, *AJN* 20 (2008), pp. 597-615.

[43] H. RAMBACH, Collectors at auction, auctions for collectors, *SM* n° 238, juin 2010, pp. 35-43.

présentée lors de la rencontre d'études sur le *Corpus Nummorum Italicorum* qui s'est tenue récemment à Rome ^[44].

C'est seulement vers la fin du XIX^{ème} et au début du XX^{ème} siècle que l'union entre collectionnisme et recherche scientifique va se scinder en directions toujours davantage distinctes. Mettant de côté le développement des recherches numismatiques par des universitaires ou par des conservateurs de musées, il faut admettre que de nos jours encore, des ouvrages fondamentaux pour nos recherches résultent des travaux de collectionneurs érudits des temps passés. Il s'agit de personnes qui ont écrit des volumes de grande valeur scientifique, et qui se sont formées de manière autonome par l'observation attentive et l'analyse sévère des monnaies conservées dans leurs collections, jusqu'à devenir des experts incontournables pour un secteur ou un atelier donné.

Cet aspect, assez répandu, s'affirme avec les transformations intervenues dans la méthodologie de la recherche numismatique qui – à partir des années 30 en Europe et plus tard en Italie – a placé la monnaie au centre de la recherche archéologique et historique, établissant un lien étroit entre celle-ci et le lieu de la trouvaille et le contexte résultant des fouilles archéologiques.

En outre – surtout avec l'introduction de la méthode de la séquence des coins proposée par Friedrich Imhoof-Blumer (1838-1920) ^[45] – la recherche est sou-

mise à l'exigence de connaître le plus grand nombre possible d'exemplaires émis par un atelier donné.

Aujourd'hui encore, et surtout en Italie, il arrive que des collectionneurs en possession d'une pièce trouvée dans leur région ou acquise sur le marché non officiel, essaient de la publier avec une attribution ou une interprétation, souvent convaincante ^[46], ou que l'on procède à la publication de collections privées d'envergure réduite, mais qui présentent tout de même un certain intérêt pour la recherche ^[47]. Cet état de fait atteste la persistance d'une relation entre collectionneurs de monnaies grecques et savants. Il serait souhaitable qu'elle puisse continuer et même s'accroître de sorte que la possession d'une collection puisse s'insérer dans le processus plus ample de classement de monnaies antiques et modernes, déjà engagé depuis quelques décennies et qui a maintenant atteint un bon niveau. En effet, les données numismatiques résultant des catalogues et listes de vente sont insérées dans des banques de données, comme celle de la SNG, qui gèrent de manière informatisée toute une série d'informations au sujet des exemplaires pris en compte, sur les collections privées et leur formation. Ces données – qui confirment la richesse et la spécificité des collections numismatiques européennes, tant publiques que privées – insérées dans le réseau Internet, deviennent accessibles au plus grand nombre de chercheurs et permettent un plus grand développement de nos études et de nos recherches.

^[44] G. GORINI, Aspetti del collezionismo numismatico italiano nel '900, dans S. BALBI DE CARO (éd.), *La collezione di Vittorio Emanuele III di Savoia e gli studi di storia monetaria*, Roma 21-22 ottobre 2010, Atti (sous presse).

^[45] F. IMHOOF-BLUMER, Die Münzen Akarnaniens, *zfn* 1878, pp. 1-186 et F. DE CALLATAÏ, L'histoire de l'étude des liaisons de coins (XVIII^e – XX^e siècle), *BSFN* 62 (2007), n° 4, pp. 86-92.

^[46] V. par exemple les travaux de L. LAZZARINI, Un emistatere inedito di Sibari, *RIN* 103 (2002), pp. 15-19 ; ID., in *Temi selinuntini*, C. ANTONETTI e S. DE VIDO, éd., Pise, 2009.

^[47] P. ATTIANESE, *Petelia. La collezione Luigi E. Romano*, Soveria Mannelli, 2003.

Roland RAYNAUD – Les aurei découpés : supplément 1 au catalogue

FAISANT SUITE AU CATALOGUE principal des aurei découpés publiés dans le *BCEN* 47 n° 2, pp. 246-263, des suppléments seront publiés le cas échéant. Il n'est pas exclu qu'un corpus reprenant l'ensemble des aurei intentionnellement découpés voie le jour, avec de nouveaux éclaircissements.



Gordien III^[1]

A_V IMP GORDIANVS P[IVS] FEL AVG], buste lauré, drapé et cuirassé à dr.

R_V [IOVIS] – STATOR, Jupiter debout à g., tenant verticalement un long sceptre de la main dr. et le foudre de la main g., contre son buste^[2].

Rome, 241-243, 2,47 g, ↑↑. *RIC* IV 100.

Axe de découpage :  (2 h-8 h).

Nous savons que la masse moyenne de l'aureus complet est d'environ 4,73 g^[3].

^[1] *Classical Numismatic Group*, Electronic Auctions 146 (15-12-2010), n° 246.

^[2] Nous préférons le *RIC* 100 au 99 (= c. 108, pl. 2, 7) car ce dernier, avec la légende IOVI STATORI (et pouvant convenir dans notre cas à première vue), présente en réalité Jupiter tenant le foudre non contre son buste mais à bout de bras !

^[3] Nous ne faisons pas de distinction par rapport à la variante légende revers/foudre pour l'étude de la masse moyenne qui reprend l'ensemble des types *RIC* 99 et 100. Il semble toutefois que ce dernier soit plus rare que le 99. Moyenne obtenue avec les trois exemplaires *RIC* 100 suivants : *BnF Rothschild*, n° 458 (troué) : 4,90 g – *Wildwins.com* : 5,16 g –

L'autre moitié du spécimen étudié devait peser au minimum 2,26 g (mais certainement un peu plus car la découpe en deux est ici très précise et devrait plus logiquement correspondre à la même masse que notre exemplaire).

C'est le premier exemplaire d'aureus découpé pour Gordien III et le sixième dans la catégorie « découpé en deux moitiés ». Il est inédit et présente l'intérêt de confirmer certaines hypothèses formulées dans l'article de référence.

Tout d'abord l'axe de découpage est identique à l'aureus d'Alexandre Sévère n° 2 du catalogue, suggérant fortement que cette pratique est bien largement postérieure au règne d'Alexandre Sévère puisque maintenant nous pouvons au minimum la dater du règne de Gordien III. Ensuite, si on avait encore des doutes sur un possible découpage très récent de la même pièce n° 2, maintenant il semble bien clair que ce n'est pas le cas et que l'aureus d'Alexandre a bien sa place dans le catalogue. D'autre part l'étude systématique des axes de découpage s'avère pertinente puisque cela indique une fois de plus une origine précise de cette pratique (dans une région des Balkans et probablement dans le premier quart du IV^e s.), mais pour un usage qui n'est toujours pas encore clairement déterminé. Il semble enfin que les aurei découpés en deux moitiés se rencontrent plus facilement que ceux découpés sur les bords à des fins monétaires en lien avec les réformes pondérales successives de l'aureus.

Christie's Sale 1238 (13-4-2000), n° 26 : 3,84 g et les six exemplaires *RIC* 99 suivants : *BnF FG*, n° 1273 : 5,30 g – *Keble College Oxford* : 5,02 g – *Gorny & Mosch*, Auction 186 (8-3-2010), n° 2205 : 5,11 g – *Numismatica Ars Classica* 49 (21-10-2008), n° 350 : 4,55 g – *UBS Gold & Numismatics*, Auction 76 (22-1-2008), n° 1085 : 4,46 g – *H.D. Rauch*, Coin Auction 76 (17-10-2005), n° 603 : 4,54 g.

Michel THYS – Un antoninien milanais de Gallien à buste exceptionnel

LE MONNAYAGE DE GALLIEN (253-268) est réputé pour sa grande variété iconographique^[1]. Nous présentons ici un antoninien frappé à Milan en 263 où le portrait de l'empereur est orné d'un baudrier (*balteus*).



A_v IMP GALLIENVS AVG GR
Buste radié, cuirassé à g. avec baudrier

R_v ORIENS AVG
Sol debout de face, regardant à g., levant la main dr. et tenant un globe dans la main g.

Bi : 3,62 g ; ↑↓ ; 21 mm.

DOYEN 559^[2], MIR 1139bb^[3].

Cette monnaie, acquise dans le commerce et sans provenance avérée, est reprise dans le *corpus* de R. Göbl mais mal décrite. L'avvers y est en effet décrit comme un simple buste radié et cuirassé à gauche. La description est reprise

[1] J.-M. DOYEN, Impérialisme et iconographie impériale : une approche sémiologique de l'atelier monétaire de Milan (259-274 après J.-C.), « *La Zecca di Milano* », *Atti del Convegno internazionale di studio, Milano, 9-14 maggio 1983*, Milan, 1984, pp. 159-172.

[2] Id., *L'atelier de Milan (258-268). Recherches sur la chronologie et la politique monétaire des empereurs Valérien et Gallien (253-268)*, thèse de doctorat inédite, Louvain-la-Neuve, 1989, vol. 3B, pp. 304-305, n° 559 = w. 68562 : 3,40 g.

[3] R. GÖBL, *Die Münzprägung der Kaiser Valerianus I., Gallienus, Saloninus, Regalianus und Macrianus/Quietus* (MIR 36, 43 et 44), Vienne, 2000.

d'une étude plus ancienne de J.-M. Doyen^[4], consacrée à l'émission à laquelle notre monnaie appartient. À la décharge des deux auteurs, la relative usure de la monnaie et un portrait légèrement hors flan en rendait difficile une description exacte, chose que permet notre exemplaire à l'avvers parfaitement conservé (*voir agrandissement*). Les deux exemplaires sont des mêmes coins de droit et de revers. À noter aussi dans les deux cas l'usure assez prononcée du coin de revers et son type particulièrement commun. On aurait pu s'attendre qu'à un avers aussi exceptionnel ait été associé un revers choisi avec plus de soin.



échelle 150%

Le *balteus* ou baudrier servait de support au *pugio* ou glaive court. Ainsi que l'indique P. Bastien^[5], ceux portés par les empereurs étaient parfois très richement ornés. Comme type monétaire, associé à un buste cuirassé, il apparaît pour la première fois sur des tétradrachmes syriens de Caracalla^[6]. Dans le monnayage strictement romain, notre monnaie est la première apparition d'un type associant *balteus* et buste cui-

[4] J.-M. DOYEN, La création des types iconographiques romains tardifs. À propos d'une émission exceptionnelle frappée à Milan en l'honneur de Gallien, dans H. HUVELIN, M. CHRISTOL & G. GAUTIER, *Mélanges de numismatique offerts à Pierre Bastien*, Wetteren, 1987, pp. 85-103 et pl. 8-9, et plus part. p. 103, n° 22a et pl. 9, n° 22a.

[5] P. BASTIEN, *Le buste monétaire des empereurs romains*, Wetteren, 1992.

[6] D'autres types au *balteus* sont antérieurs. BASTIEN, *op. cit.*, p. 457, cite par exemple un buste héroïque de Septime-Sévère.

rasé à g. Ce sera également la seule car les apparitions ultérieures des *baltei* dans les effigies monétaires seront associées à des bustes beaucoup plus ornés, notamment avec lances et boucliers^[7].

Dès lors, le type de notre monnaie restera sans lendemain, la présence d'un simple baudrier ne distinguant probablement pas assez ce type du classique buste cuirassé à gauche, très courant par ailleurs.

La raison précise de la gravure de cet unique coin à Milan reste sans réponse. Allusion discrète aux vertus guerrières de l'empereur que rappelle le titre de *germanicus* abrégé en GR figurant en fin de légende, cette pièce vient compléter une iconographie impériale particulièrement riche pour Gallien à Milan.



Vincent GENEVIÈVE* – Un bronze inédit de la série VRBS ROMA à la marque X / PCON frappé dans l'atelier d'Arles

LES RÉCENTES FOUILLES archéologiques menées par l'INRAP^[1] sur les allées Fénélon à Cahors (Lot, France) préalablement à la construction d'un parking souterrain ont surtout, entre autres découvertes plus mineures, révélé la présence d'un amphithéâtre (!)

[7] Voir d'après BASTIEN, *op. cit.*, p. 457-458, des cas semblables sous Probus, Galère et Constantin.

* Institut National de Recherches Archéologiques Préventives, ZI Les Pinsons – 13, rue du Négoce, F-31650 Saint-Orens-de-Gameville ; chercheur associé, ITEM-GRA (EA 3002), Université de Pau et des Pays de l'Adour. Contact : vincent.genevieve@inrap.fr

[1] Responsable d'opération D. Rigal. Le rapport final d'opération est actuellement en cours.

totallement inconnu à ce jour dans cette ville. Parmi plusieurs centaines de monnaies recueillies sur le site^[2] se distingue un bronze inédit de la série VRBS ROMA frappé en Arles en 337-341. La monnaie se décrit ainsi :



Fig. 1 – Cahors, US 3911-02

A_V VRBS - [ROMA] ; buste casqué à g.

R_V Anépigraphie ; X | PCON ; la Louve allaitant les jumeaux.

US 3911-02 ; 1,39 g ; ↑↗ ; 15-14 mm.

RIC – ; LRBC – ; DEPEYROT – ; FERRANDO –^[3].

Cette monnaie a été recueillie avec quatre autres bronzes dans l'US 3911, interprétée comme une séquence d'occupation tardive constituée d'argile limoneuse comprenant, entre autres matériels, de la verrerie datée entre le milieu du IV^{ème} et le premier quart du V^{ème} siècle, de la céramique cernée chronologiquement durant la même période ainsi que quelques éléments fauniques. Cette unité stratigraphique s'installe dans les niveaux d'abandon du vomitoire de l'amphithéâtre (résidus de mortier, de graviers et de grès).

US 3911-01 : bronze (1/132^e), type VRBS ROMA, Lyon, 332 (BASTIEN 232, RIC 247).

[2] Étude en cours, Vincent Genevieve.

[3] RIC = J.P.C. KENT, *Roman Imperial Coinage*, VIII, *The family of Constantine I*, AD 337-364, Londres, 1981 ; LRBC = Ph.V. HILL & J.P.C. KENT, *Late Roman Bronze Coinage*, part 1, *The Bronze Coinage of the House of Constantine*, Londres, 1972 ; DEPEYROT = G. DEPEYROT, *Les émissions monétaires d'Arles (quatrième-cinquième siècles)*, Moneta, 6, Wetteren, 1996 ; FERRANDO = Ph. FERRANDO, *Les monnaies d'Arles. De Constantin le Grand à Romulus Augustule (313-476)*, Arles, 1997.

US 3911-03 : bronze (1/192^e), Constant, type GLORIA EXERCITVS, Lyon, début 340 (BASTIEN 18, RIC 16).

US 3911-04 : imitation, Constance II ou Constant, type VICTORIAE DD AVGGQ NN, atelier clandestin, à partir de 341.

US 3911-05 : bronze (1/48^e), Décence, type SALVS DD NN AVG ET CAES, atelier officiel indéterminé, début 353-août 353.

L'émission X | P-SCON aux types des séries urbaines VRBS ROMA et CONSTANTINOPOLIS est inconnue des auteurs du RIC VIII et du LRBC. G. Depeyrot en recense deux exemplaires dans son *corpus* consacré au monnayage arlésien : le premier à la légende VRBS ROMA émis dans la seconde officine (cat. 57-11) provient du site de Dalheim-Ricciacus (Luxembourg) [4], le second à la légende CONSTANTINOPOLIS émis dans la première officine (cat. 57-12) a été découvert à Vienne (Isère) [5]. La première de ces monnaies, sans être nommément citée, est très certainement celle qui figure dans le *corpus* de Ph. Ferrando (cat. 815), alors que la seconde est inconnue de l'auteur qui ne recense pas cette émission pour CONSTANTINOPOLIS.



Fig. 2 – Dalheim-Ricciacus, cat. 1348

Avec ce nouvel exemplaire inédit découvert à Cahors, les types connus aux

séries urbaines pour l'émission X | P-SCON dans l'atelier d'Arles sont donc deux bronzes VRBS ROMA, frappés dans chacune des deux officines en activité, et un bronze CONSTANTINOPOLIS recensé pour la seule première officine. Il est évident que ce dernier revers existe aussi pour la seconde officine, mais que cette monnaie reste à retrouver. Si l'on peut objecter à l'exemplaire recueilli sur le site des allées Fénélon son module un peu étroit, sa graphie nous semble sans conteste officielle et il convient de compléter le corpus arlésien de cette nouvelle occurrence.

Vincent GENEVIÈVE* et Jean-Marc DOYEN** – Les antoniniens de Julia Domna au buste sans croissant émis dans l'atelier de Rome en 215

LA PUBLICATION RÉCENTE d'un nouvel antoninien de Julia Domna au buste sans croissant a fourni le prétexte à l'examen de cette émission du début du règne seul de Caracalla^[1]. Si de telles monnaies étaient déjà connues depuis longtemps^[2], à ce jour seul

* Institut National de Recherches Archéologiques Préventives, ZI Les Pinsons – 13, rue du Négoce, F-31650 Saint-Orens-de-Gameville ; chercheur associé, ITEM-GRA (EA 3002), Université de Pau et des Pays de l'Adour. Contact : vincent.genevieve@inrap.fr

** UMR 8164 HALMA-IPEL (Université de Lille 3) ; CEN, Bruxelles.

[1] V. GENEVIÈVE, Un nouvel antoninien de Julia Domna au buste sans croissant dans le médaillier du musée Saint-Raymond, musée des Antiques de Toulouse, *BSFN*, 53^{es} journées numismatiques (4-6 juin 2010), Montauban, 6, 2010, p. 133-138.

[2] H. COHEN, *Description historique des monnaies de l'Empire romain*, vol. III, Paris, 1860, cat. 186.

[4] R. WEILLER, *Die Fundmünzen der römischen Zeit im Großherzogtum Luxemburg (FMRL)*, I, Berlin, 1972, p. 172, n° 1348, pl. IX (et non n° 1342 comme l'écrit G. Depeyrot dans son ouvrage).

[5] G. DEPEYROT, Les monnaies de la rue des Colonnes à Vienne (Isère), *Cahiers Numismatiques* 125 (1995), p. 14, cat. 82.

un exemplaire avait fait l'objet d'une attention particulière^[3]. Afin de mieux saisir l'ampleur de cette émission ainsi que sa spécificité, il convenait de réunir une quantité de monnaies suffisante, entreprise qui n'avait pas encore été réalisée. Nous avons recensé 22 antoniniens de Caracalla émis pour Julia Domna avec le buste sans croissant, dont 18 sont illustrés^[4]. Cette liste ne prétend pas à l'exhaustivité mais son ampleur permet déjà de saisir certains aspects de cette émission monétaire.

Le buste de Julia Domna sans le croissant lunaire est associé à trois revers et non deux comme le recensent tous les *corpus* évoquant le monnayage sévérien :

LVNA LVCIFERA : *Luna* voilée, guidant un bige à g.

RIC 379 v. ; *BMC* – ; C. 106 v. ; *HILL* 1469.

VENERI GENETRICI : Vénus debout à g., la main d. ouverte^[5] et tenant un long sceptre.

RIC 387 v. ; *BMC* 20 ; C. 186 ; *HILL* 1470.

[3] J.-P. GARNIER, Un antoninien de Julia Domna sans le croissant (Rome, 215 ap. J.-C.), *BSFN* 5 (1989), p. 576-577.

[4] Nos sincères remerciements pour les informations et/ou les clichés qu'ils nous ont transmis ou permis de publier à M. Amandry (BnF, Paris), P. Capus (Musée Saint-Raymond, Toulouse), J.-P. Garnier (Paris), P.-F. Jacquier (Kehl-am-Rhein), J. van Heesch (Bibliothèque Royale de Belgique, Bruxelles) et K. Vondrovec (KHM, Vienne). Malgré la célérité de K. Vondrovec et I. Jung à satisfaire notre demande, nous n'avons pu répondre favorablement à l'acquisition trop onéreuse des quatre photos des deux antoniniens du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne (Autriche). En conséquence, ces deux exemplaires ne sont pas illustrés, ainsi que ceux du trésor de Marcianopolis et de la collection Lesbire.

[5] Et non tenant une patère, comme nous l'avons écrit par erreur dans *GENEVIÈVE* 2010, p. 133 !

VENERI GENETRICI : Vénus assise à g., la main d. ouverte et tenant un long sceptre.

RIC – ; *BMC* – ; C. – ; *HILL* – ; *Numismatique Antique* P.-F. Jacquier, Münzliste 16, Herbst 1994, n° 488.

Parmi ces 22 antoniniens, 19 d'entre eux sont au revers **VENERI GENETRICI** avec Vénus debout à gauche, la main droite ouverte et tenant un long sceptre. Avec au minimum huit coins de droit pour onze coins de revers, ce type constitue donc l'essentiel de cette émission et, à n'en pas douter, le premier qui fut frappé avec le buste de Julia Domna sans le croissant lunaire.

Le revers **LVNA LVCIFERA** avec *Luna* guidant un bige à gauche est quant à lui recensé par au moins un coin de droit et un coin de revers. L'absence de photo ne permet pas de confirmer le « buste inédit » conservé au *Kunsthistorisches Museum* de Vienne (Autriche).

Enfin, un dernier exemplaire au revers **VENERI GENETRICI** avec Vénus assise à gauche tenant une patère et un long sceptre s'avère totalement inédit et connu par un *unicum* provenant du catalogue Jacquier de 1994. À l'exception de ce dernier type, ces antoniniens ont leur équivalent en deniers mais si le revers **LVNA LVCIFERA** (*RIC* 379 c) est bien connu avec la légende **IVLIA PIA FELIX AVG** comme sur les antoniniens, aucun denier portant ce droit n'est recensé avec le revers **VENERI GENETRICI** pour le règne de Caracalla. Ce type n'existe en fait que pour celui de Septime Sévère mais avec la légende de droit **IVLIA AVGVSTA** (*RIC* 578, considéré comme « *scarce* »).

Bien que connu et répertorié par H. Cohen dans sa monumentale *Description historique*, l'antoninien de Julia Domna

au buste sans croissant ne figure pas dans le volume IV-1 du *Roman Imperial Coinage*^[6].

Pour les deux revers **LVNA LVCIFERA** (RIC 379 a) et **VENERI GENETRICI** (RIC 387), H. Mattingly et E.A. Sydenham associent un buste diadémé sur un croissant. La référence est tout à fait justifiée pour le premier type puisque l'exemplaire provenant du trésor de Jupille (Belgique), bien qu'exhumé en 1895, ne fut publié pour la première fois qu'en 1966 par L. Renard^[7] et repris ensuite par J. Lallemand^[8] l'année suivante. Pour le second type, il s'agit plus sûrement d'une erreur car référence est faite à l'exemplaire Cohen 186 qui est clairement un antoninien au buste sans croissant.

Ph.V. Hill, dans son *corpus* du monnayage sévérien^[9], recense bien le revers **LVNA LVCIFERA** avec le buste sans croissant (HILL 1469), ayant connaissance à cette date de l'exemplaire provenant de la trouvaille belge, ainsi que le type **VENERI GENETRICI** (HILL 1470), mais se trompe dans l'illustration de ce dernier en associant deux coins qui n'appartiennent pas à la même monnaie : alors que le flan du droit a une forme bien circulaire, celui du revers est plus oblong avec un défaut de frappe bien visible en fin de légende^[10]. Dans

l'article que Ph.V. Hill consacra quelques années plus tard au portrait sévérien^[11], ce même revers est à nouveau illustré mais couplé à un autre droit qui lui correspond cette fois puisqu'il présente le même défaut de frappe permettant d'orienter les coins à 6 h (↑↓)^[12]. Ces deux antoniniens auraient appartenu à la collection personnelle de l'auteur mais l'illustration du revers du premier n'a pu être retrouvée.

Si l'on considère les exemplaires en présence, le revers **LVNA LVCIFERA** est assez commun associé au buste avec croissant, mais il est rarissime sans cet attribut. Deux exemplaires seulement sont recensés pour ce type, l'un provenant du trésor de Jupille, le second conservé au *Kunsthistorisches Museum* de Vienne (Autriche).

À l'inverse, le revers **VENERI GENETRICI** est courant avec le buste sans croissant alors que les exemplaires associant le symbole lunaire au portrait de l'impératrice sont rarissimes : seules deux occurrences sont relevées, l'une provenant de la vente Sternberg, la seconde appartenant à la collection Boucher. En toute logique, le revers **VENERI GENETRICI** fut tout d'abord frappé avec un buste sans croissant avant d'être réutilisé avec un buste au croissant comme en témoigne la liaison de coin de revers entre les exemplaires de la vente CNG et de la vente Sternberg.

Ph.V. Hill a distingué deux bustes au sein de la première émission d'antoniniens de Julia Domna émise au début du règne seul de Caracalla. Sur le premier^[13], les cheveux de l'impératrice

[6] H. MATTINGLY & E.A. SYDENHAM, *The Roman Imperial Coinage, IV-1, Pertinax to Geta*, Londres, 1936.

[7] L. RENARD, Le trésor de Jupille. In : *Exposition numismatique, Société Royale de Numismatique de Belgique, 1841-1966*, Bruxelles, 1966, p. 39-43 et plus particulièrement p. 40, n° 520 et pl. III, n° 520.

[8] J. LALLEMAND, Le trésor de Jupille (1895) : deniers et antoniniens d'Auguste à Philippe, *RBN CXIII* (1967), p. 31-55, pl. III.

[9] Ph.V. HILL, *The Coinage of Septimius Severus and his Family of the Mint of Rome AD 193-217*, Londres, 1975.

[10] Cf. pl. 1, n° 8.

[11] Ph.V. HILL, *The Coin-Portraiture of Severus and his Family from the Mint of Rome*, NC 1979, p. 36-46, pl. 6-7.

[12] Cf. pl. 6, n° 17.

[13] Type Lii. Voir HILL 1975, p. 8 et HILL 1979, p. 40.

forment un nœud ovale au niveau de la nuque ; sur le second^[14], ils sont réunis en un chignon plat qui couvre tout l'arrière de la tête. Nous n'avons recensé que trois exemplaires pour ce dernier buste, tous issus du même coin de droit mais couplés à trois coins de revers différents, deux de type *VENERI GENETRICI* et un de type *LVNA LVCI-FERA*. Comme le remarquait Ph.V. Hill qui qualifiait ce buste de « transition », son emploi fut très bref et limité à cette première émission.

En effet, quand interviendra l'ajout du croissant pour mieux différencier l'antoninien du denier, l'attribut lunaire sera toujours associé au premier portrait de l'impératrice, celui qui figure sur les deux exemplaires *VENERI GENETRICI* ainsi que sur ceux, bien plus communs, aux revers *LVNA LVCI-FERA* (*RIC* 388 a) et *VENVS GENETRIX* (*RIC* 389 a) qui lui succéderont.

Peut-être faut-il aussi envisager que le second portrait, identique, à l'exception du diadème, à celui des *aurei* et des deniers émis sous le règne de Septime Sévère, fut abandonné pour éviter toutes confusions entre les deux dénominations.

Dans tous les cas, il semble que tous ces changements – port du diadème, choix du portrait et présence du croissant lunaire – ont dû intervenir peu de temps après l'introduction de la nouvelle dénomination d'argent dans la circulation monétaire. À compter de cette date, ils caractériseront la représentation de l'*Augusta* sur les antoniniens jusqu'à l'arrêt de leur frappe à la fin du III^e siècle.



^[14] Type Liii (var. 1) que l'auteur interprète comme un buste de transition. Voir HILL 1975, p. 8 et HILL 1979, p. 40.

IVLIA PIA FELIX, buste diadémé et drapé à d., sans croissant.

VENERI GENETRICI, Vénus debout à g., la main d. ouverte et tenant un sceptre long.

A_V 1 – R_V 1 Musée Saint-Raymond, Toulouse (FR), Inv. 2000-22-155 : 4,87 g.

A_V 1 – R_V 1 Cabinet des Médailles, Paris (FR), Inv. 6648 BnF ; 5,24 g.

A_V 1 – R_V 2 Vente Hauck & Aufhäuser 17, 18-19/III/2003, n° 415 ; 3,78 g (!).

A_V 2 – R_V 3 Vente Peus 345, 1-3/XI/1995, n° 690 ; 4,96 g.

A_V 2 – R_V 4 Vente Glendining & Co. The G.R. Arnold Collection, 21/XI/1984, n° 95 ; pas de poids = D.R. SEAR, *Roman Silver Coins*, III, Londres, 1969, p. 59, n° 186.

A_V 2 – R_V 4 Vente G. Blançon, liste 9, n° 509 ; pas de poids.

A_V 2 – R_V 4 Vente Giessener Münzhandlung 58, 2/IV/1992, n° 781 ; 5,30 g = P.-F. Jacquier, Münzliste 14, 1992, n° 244.

A_V 3 – R_V 5 British Museum, Londres (GB), *BMC* 20, pl. 68, n° 1 ; 4,85 g.

A_V 3 – R_V 1 Vente Helios Numismatik 2, 25-26/XI/2008, n° 334 ; 5,32 g.

A_V 4 – R_V 6 Vente Münz Zentrum XLVIII, n° 424 ; 5,22 g = Schulten, juin 1982, n° 945.

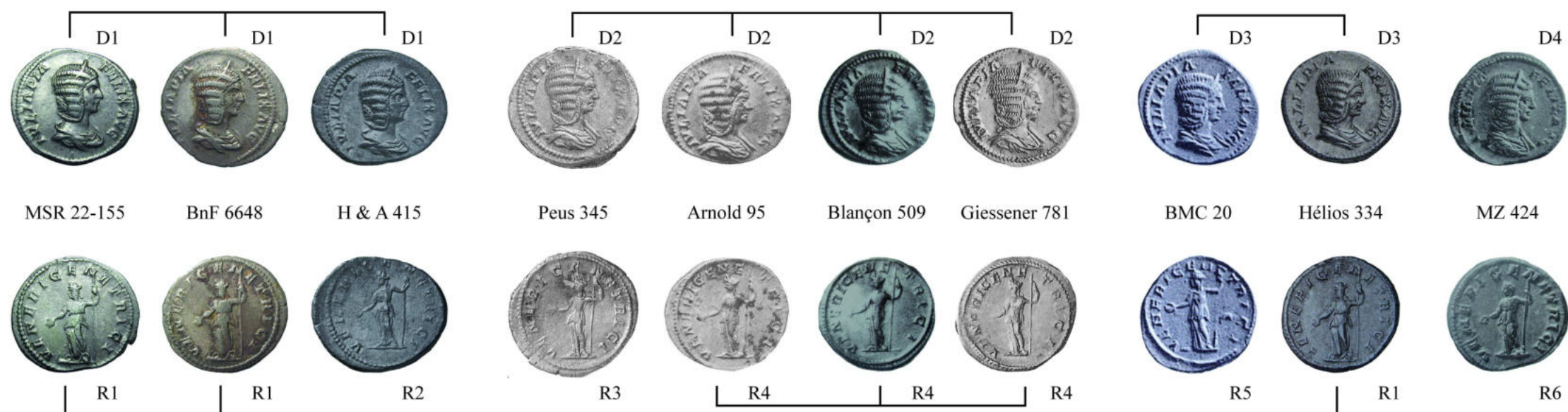
A_V 5 – R_V ? HILL 1975, n° 1470, coll. Hill, pl. 1, n° 7 ; pas de poids (le revers illustré dans cet ouvrage est celui de l'exemplaire HILL 1979, pl. 6, n° 17).

A_V 5 – R_V 7 Vente Hess 249, 13/XI/1979, n° 385 ; 5,36 g.

A_V 6 – R_V 7 HILL 1979, n° 17, coll. Hill, pl. 6, n° 17 ; pas de poids.

A_V 7 – R_V 8 Vente CNG, mail bid sale 63, v/2003, n° 1431 ; 5,16 g = The Frederick S. Knobloch Collection of Roman Coins. Public auction sale, Stack's, New-York, 1-3/V/1980, n° 926.

A_V 8 – R_V 9 GARNIER 1, *BSFN*, mai 1989 ; pas de poids.



A_V 8 – R_V 10 Vente Künker 143, 6-7/X/2008, n° 610 ; 5,16 g.

A_V ? – R_V ? DEPEYROT 2004 (trésor de Marcianopolis), n° 2929 ; pas de poids ; non illustré.

A_V ? – R_V ? Kunsthistorisches Museum, Vienne (AT), Inv. MK RÖ 14854 : 5,00 g ; non illustré.

A_V ? – R_V ? Collection Lesbire (Paris) ; pas de poids ; non illustré.

IVLIA PIA FELIX, buste diadémé et drapé à d., sans croissant.

LYNA LVCIFERA, *Luna* guidant un bige à g.

A_V 8 – R_V 1-2 LALLEMAND, 1967 (trésor de Jupille), pl. III, n° 69 = RENARD 1966, p. 40 et pl. III, n° 520.

A_V ? – R_V ? Kunsthistorisches Museum, Vienne (AT), Inv. MK RÖ 87776 : 4,64 g (buste inédit) ; non illustré.

IVLIA PIA FELIX, buste diadémé et drapé à d., sans croissant.

VENERI GENETRICI, Vénus assise à g., la main d. ouverte et tenant un sceptre long.

A_V 9 – R_V 1-3 P.-F. Jacquier, Münzliste 16, 1994, n° 488 ; 4,33 g.

IVLIA PIA FELIX, buste diadémé et drapé à d., posé sur un croissant.

VENERI GENETRICI, Vénus debout à g., la main d. ouverte et tenant un sceptre long.

A_V 1-2 – R_V 8 Vente Sternberg xxxiii, 18-19/IX/1997, n° 296 ; 4,96 g.

A_V 1-2 – R_V 11 Collection Bourcher, n° 66 ; 4,76 g. Consultation sur Internet à l'adresse suivante : <http://www.monnaie-romaine.com/juliadonna.php>

Gaetano TESTA – Trois monnaies médiévales dans une étude récente de G. Libero Mangieri * au sujet d'un dépôt du xv^{ème} siècle en Italie du Sud. Notes de lecture.

LA PUBLICATION DE TROUVAILLES monétaires, qu'il s'agisse de trésors ou de monnaies de site, est l'une des formes les plus socialement utiles de faire de la numismatique. Très souvent les objets remontés de la terre où le hasard ou la volonté du possesseur les avaient cachés, retournent à la terre, enfouis dans des dépôts ou autres caves de musées. Au fil du temps, leur existence est oubliée et, parfois, ils restent pratiquement inaccessibles même pour ceux qui d'aventure demanderaient à les examiner. L'histoire d'un petit dépôt découvert à Muro Leccese dans les Pouilles aurait pu être semblable à celle de beaucoup d'autres cas analogues. Mais, cette fois-ci – comme le souligne L. Travaini dans sa présentation – la conclusion en est plus heureuse grâce à l'ouverture d'esprit des autorités publiques locales et à l'engagement récent de certains fonctionnaires d'État préposés à la conservation du patrimoine archéologique et numismatique des Pouilles – parmi lesquels justement l'auteur de l'ouvrage ici présenté ^[1]. Le petit trésor a été ainsi redécouvert, traité afin de rendre les monnaies lisibles, catalogué et étudié. Il est maintenant exposé dans le musée local de Borgo Terra, au centre du village médiéval de Muro.

* Giuseppe Libero Mangieri est directeur archéologue et responsable du service central de numismatique de la *Soprintendenza per i Beni archeologici* des Pouilles. À lui s'adressent mes remerciements pour avoir accepté de mettre à ma disposition les reproductions photographiques. Ma reconnaissance va aussi à Christine Priol pour la relecture de mon manuscrit.

^[1] Giuseppe LIBERO MANGIERI, *Tornesi, gigliati e pierreali in un tesoretto rinvenuto a Muro Leccese*, Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo, Spoleto, 2010, 60 p.

Ce trésor, enfoui dans le sol à 50 cm, a été découvert par hasard vers 1970, lors de travaux de fondation pour élargir une construction existante dans la vieille ville, dans le voisinage immédiat du palais fortifié qui fut celui du seigneur féodal local. Son contenu – un ensemble de monnaies médiévales de billon et d'argent – a été récupéré en deux phases par les autorités publiques, puis a fait l'objet de transferts d'un bureau à l'autre, pour être ensuite oublié. La création d'un musée local pour la mise en valeur du matériel archéologique issu des fouilles systématiques engagées à Muro depuis 1999 – essentiellement poteries d'époque angevine ainsi que quelques menues monnaies de site d'époque byzantine et autres plus récentes émanant de la région adriatique (deniers d'Ancône et de Venise) – a suscité l'idée d'y associer également le trésor dont il est question ici.

Pour l'étude de ce *tesoretto*, Giuseppe Libero Mangieri s'est prévalu de la coopération de Julian Baker de l'*Ashmolean Museum* d'Oxford, grand spécialiste des monnaies en cause (essentiellement deniers tournois de la Grèce franque et *gillats* de Naples) et auteur d'études approfondies sur plusieurs trésors de ces monnaies. Ce dernier a plus particulièrement pris en charge l'identification des deniers tournois, lesquels constituent en soi un matériel normalement difficile. Dans le cas présent, la lecture des pièces était rendue particulièrement pénible en raison de leur très mauvais état de conservation. C'est grâce à la contribution de Baker qu'il a été notamment possible d'identifier la présence, parmi les autres deniers tournois, d'un denier émis à Campobasso dans les Abruzzes par le seigneur féodal local, Nicolas II de Montfort, entre 1459 et 1462. Cette pièce est la plus récente de l'ensemble et est déterminante pour identifier la période d'enfouissement du trésor. L'étude de Libero Mangieri est

systématique. En raison de l'uniformité des monnaies, et s'agissant d'un trésor, la méthode d'examen ne pouvait pas être différente : relever tous les détails, en laissant à la réflexion ultérieure la discrimination entre les variantes résultant par ex. d'un geste maladroit du graveur et celles pouvant constituer un indice significatif pour le classement d'une pièce dans le temps ou dans l'espace. Caractéristiques typologiques, épigraphie, présence de symboles et métrologie sont les axes suivant lesquels en particulier les *gillats* ont été étudiés. D'une manière générale, l'ouvrage de Libero Mangieri suit l'approche en catégories proposée par Baker dans son étude sur le trésor de Casalboro pour le classement des *gillats* napolitains [2]. Mais, en même temps, il reste ouvert aux réflexions émanant d'autres auteurs, en réalisant une synthèse brillante, enrichie de pointes d'originalité. En somme, ce volume confirme le renouveau d'intérêt que les *gillats* suscitent

[2] J. BAKER, The Casalboro hoard of Neapolitan *gigliati* in the name of king Robert of Anjou (1309-1343), dans *AJIN* 2002, pp. 155-200. Pour l'essentiel, l'approche suivie par cet auteur fait une différenciation entre les *gillats* au nom du roi Robert sur base de la technique utilisée par les graveurs pour composer les légendes dans les coins :

- Utilisation de deux ou plusieurs poinçons : **groupes 1a et 1b** : 1309-1321 (séries **ROBERTUS** seul ou avec les marques du gland ou du lys) ; **groupe 2a** : 1321-1324 (séries **ROBERT** avec les marques de l'annelet, de la rosette ou petite étoile seule ou accompagnée de la lettre **Ń** onciale) ; **groupe de transition** comprenant la série que nous appelons de *type MEC 711* à partir de la pièce classée sous ce numéro dans le *MEC* 14 ; et **groupe 2b** : 1324 à bonne moitié des années trente (partie de la série **ROBERT**).
- Utilisation d'un seul poinçon : **groupe 3a et groupe additionnel 3b** : jusqu'à la fin du siècle ou plus tard (la plus grande partie des séries **ROBERT**, avec détails iconographiques bien marqués ou plus abstraits). Le **groupe 4** se réfère aux pièces frappées en 1348 sous la brève occupation hongroise (séries **ROBERT** avec les O barrés (**θ**)).

dans la doctrine numismatique depuis une dizaine d'années et comporte une contribution additionnelle pour la connaissance et la compréhension de cette monnaie dont l'histoire présente encore de vastes zones d'ombre.

Le trésor se compose de 213 pièces : 21 *deniers tournois* (dont la plupart originaires de la Grèce franque et un de Campobasso), 3 *pierréales* siciliens et 189 *gillats* au nom de Robert d'Anjou. La présence au sein d'un même trésor de monnaies de valeur et nature différentes (deniers de billon contre de grosses monnaies d'argent) pourrait soulever quelques interrogations. J. Baker dans sa contribution y apporte des éclaircissements.

Malgré les interdictions officielles, les *deniers tournois de la Grèce franque*, dits aussi *torneselli*, ont longuement et régulièrement circulé dans les Pouilles en tant que petite monnaie, et leur présence dans des trésors monétaires de la région n'est pas un fait vraiment rare ^[3]. L'Italie méridionale en a été abondamment approvisionnée depuis le traité de Viterbe (27 mai 1267) qui attribuait la souveraineté de l'Achaïe à Charles 1^{er} d'Anjou, jusque vers 1353, lorsque la production de *torneselli* grecs s'arrêta devant la concurrence écrasante des ateliers vénitiens. La faveur populaire

dont ils ont joui s'explique aussi en raison de leur meilleure qualité par rapport à la menue monnaie du Royaume ^[4]. Contrairement aux autres trésors mixtes découverts dans les Pouilles, dans le *tesoretto* de Muro nous sommes en présence d'un nombre de *torneselli* bien modeste, une vingtaine, totalisant ensemble un peu plus que la valeur d'un seul *gillat*. Trois pièces proviennent de l'atelier de Thèbes à une époque où le duché d'Athènes n'était pas encore sous l'emprise des compagnies catalanes liées aux Aragonais de Sicile. Les autres pièces – la majorité – proviennent de l'atelier de Clarentia. Elles étaient émises – sous la souveraineté des rois de Naples – par les seigneurs du fief qui, dans la plupart des cas, étaient des membres collatéraux de la famille royale, notamment les princes de Tarente. Cette circonstance – couplée à la vocation commerciale, adriatique et orientale des Pouilles – explique largement l'abondante et persistante présence de ces deniers tournois dans la circulation monétaire de la région et même au-delà ^[5]. L'ensemble de ces deniers tournois couvre une période d'émission d'environ 65 ans, de 1267 à 1332. Cela signifie que la pièce la plus récente daterait de 130 ans avant la date de fermeture du trésor. On pourrait alors concevoir que ces *torneselli* constituent une composante à part du *tesoretto*, telle une « boîte à cigares », détenue dans la maison depuis des générations et où – comme de nos jours – on déposait les pièces hors cours. Toutefois, le fait qu'il y eût des émissions tardives de *torneselli* « italiens », dont celui de Campobasso, nous

^[3] D'autres trésors contenant des *torneselli* et des *gillats* ont été découverts dans la région des Pouilles, notamment ceux connus sous les noms de *Manduria 1916* (37 *gillats* et 652 *torneselli*) et de *Taranto Celestini* (21 *gillats* et 859 *torneselli*). Sur ces dépôts, voir J. BAKER, *Three fourteenth century coin hoards from Apulia containing gigliati and Greek deniers tournois*, dans *Rivista italiana di numismatica e scienze affini* CII (2001), pp. 219-280. À rappeler aussi le dépôt de Martano (1 *gillat* et 161 *torneselli*).

^[4] Philip GRIERSON et Lucia TRAVAINI, *Medieval European Coinage*, vol. 14, Cambridge, 1998 (abrégé en MEC 14), p. 406 s.

^[5] Lucia TRAVAINI, *I denari tornesi nella circolazione monetaria dell'Italia meridionale tra XIII e XV secolo*, dans *Ermanno A. Arslan Studia dicata* (Glaux 7, Milano, 1991), III, pp. 711-726.



Fig. 1 = pièce n° 17 – Denier tournois de Campobasso au nom de Nicolas II de Montfort (1450-1467)

Atelier de Campobasso (Abruzzes), ca 1459-1462/3

A- ✠ ❧ [...] ✠ ❧ ❧ ❧ ✠ – Croix dans le champ.

R- ✠ ✠ ❧ ❧ [...] ❧ ✠ – Dans le champ, châtel tournois entouré de trois ✠.

0,68 g – 17,5 mm – échelle 300 %

prouve que l'existence de *torneselli* en circulation vers le milieu du ^{xv}^e siècle était encore une réalité et que c'est en raison de l'insuffisance de numéraire en circulation que des frappes locales de *torneselli* auraient finalement vu le jour ^[6].

La composition hétérogène du trésor n'étonne donc pas : elle est le reflet du numéraire circulant réellement dans les Pouilles au ^{xiv}^e et pour une bonne moitié du ^{xv}^e siècle. Elle témoigne également de la complémentarité entre *torneselli* et *gillats*. En tout état de cause, la présence du rare denier de Campobasso (fig. 1) ^[7] est certainement bien-

venue : elle permet de fixer raisonnablement la période d'enfouissement du trésor après 1459 (*terminus ante quem*) et avant 1463 (*terminus post quem*). Au-delà de cette dernière date, l'absence de monnaies de la dynastie aragonaise frappées à Naples ne serait plus explicable.

Les *pierréales* étaient la monnaie de la Sicile après que celle-ci se détacha du royaume angevin, suite à la révolte dite des Vêpres, en 1282. Conçus selon les

^[6] Giuseppe RUOTOLO, Osservazioni per l'attribuzione dei denari-tornesi di Campobasso al conte Nicola II di Monforte-Gambatesa (1461-1463), dans *Bollettino del circolo numismatico napoletano* LXII-LXIII (1977-1978), p. 58.

^[7] Les émissions de *torneselli* « italiens » ont été quantitativement très limitées. En dépit de cette rareté, des deniers tournois de type « Campobasso » ont été trouvés également en Grèce dans des trésors et en tant que monnaies de site, notamment sur l'acropole d'Athènes. Cela contraste avec la brièveté de la période de

fonctionnement de l'atelier italien (environ 1459-1463) et conduit J. Baker à penser que souvent ces trouvailles, dans la mesure où il s'agit de pièces de qualité inférieure avec des légendes confuses et mal composées, sont des contrefaçons d'origine grecque. Sur ce sujet, cf. SAMBON, Tre monete inedite di Carlo III di Durazzo, dans *RIN* 1893, p. 474, qui rapporte l'existence de deniers tournois portant une légende mixte : d'un côté **NICOLA COM** et de l'autre **FLORENS P ACH** ou **CLAREN-CIA** ; cet auteur suppose qu'il s'agit d'une opération frauduleuse commise par les comtes de Campobasso pour écouler plus facilement une monnaie de titre plus faible. Voir aussi RUOTOLO, *op. cit.*, p. 61 ; *MEC* 14, p. 350 et 408.



Fig. 2 = pièce n° 210 – Pierréale d'Alphonse I^{er} le Magnanime (1416-1458)

Atelier de Messine, 1435-1436

Av **✠ ALPHONS : D : GRA : REX : SICILI** – Dans le champ : aigle couronné, dans un polylobe entouré d'annelets.

Rv **✠ AC : ATHENAR : NEOPA : DUX** – Dans le champ : écusson aragonais surmonté d'une petite couronne, dans un polylobe entouré de petits globules. Latéralement **B** et **R**.

3,25 g – 25,0 mm – échelle 150 %

mêmes standards de poids et de titre que les *carlins* de Naples émis en 1278, leur typologie s'en éloigne en reprenant les thèmes iconographiques de la nouvelle dynastie. D'une part, l'écu parti avec les lys de France et avec la croix de Jérusalem est remplacé par l'écusson aragonais et, d'autre part, la scène de l'Annonciation est remplacée par l'aigle hérité de l'empereur Frédéric II. En fait, c'est de ce souverain que les Aragonais tiraient la légitimité de leurs prétentions sur le trône de Sicile, le conquérant Pierre III d'Aragon ayant épousé Constance, fille de Manfredi et petite-fille de l'empereur. Bien que ces monnaies n'étaient pas appelées à circuler dans le Royaume, leur présence dans le *tesoretto* – très limitée par ailleurs – ne pourrait toutefois être qualifiée de surprenante. Leur présence est de toute façon opportune car, contrairement aux *gillats*, les *pierréales* portent toujours dans la légende le nom du souverain sous lequel ils ont été émis et donc fournissent une aide précieuse pour l'étude de l'ensemble.

Les trois pièces siciliennes présentes dans le *tesoretto* de Muro Leccese (n°s 208, 209 et 210) sont au nom de Frédéric IV (1355-1377), de Martin I^{er} (1402-1409) et d'Alphonse I^{er} le Magnanime

(1416-1458) [8]. Sur cette dernière pièce (fig. 2), les initiales **B R** du maître monétaire permettent d'en dater l'émission avec une plus grande précision, soit vers 1435-1436.

Les *carlins gillats* constituent la partie la plus consistante du *tesoretto*. C'était la monnaie officielle du royaume de Naples et, forte de ses quatre grammes d'argent, elle ne souffrait d'aucune compétition en Italie. Elle était réservée au paiement de sommes importantes. Bien que les grosses transactions se réglaient aussi en monnaies d'or (florins et ducats vénitiens), la renommée du *gillat* était telle que cette monnaie définissait désormais l'unité de compte. L'once de compte, jadis constituée d'une once-poids d'or de *tari*, exprimait maintenant la valeur de 60 *gillats* [9]. Ces *gillats* ont été émis

[8] Ce souverain est celui qui, en 1442, fit la conquête de l'entièreté du royaume de Naples en mettant fin aux actions militaires de reconquête, sinon aux revendications, de la deuxième maison d'Anjou, et notamment du bon roi René.

[9] L'once de compte traditionnelle dans le royaume de Sicile se définissait comme étant une once-avoir-du-poids d'or à 16,333 carats, c'est-à-dire l'or des *tari*. Elle contenait 410, et

pour la première fois en 1302/1303 au nom de Charles II d'Anjou (1289-1309), puis par son fils Robert (1309-1343). Ils ont été frappés également en Provence, et sporadiquement dans d'autres possessions angevines. Le succès a été tel que cette monnaie a été largement imitée et contrefaite, notamment dans la région de la Méditerranée orientale. Après la mort du roi Robert, les successeurs de celui-ci – tant à Naples qu'en Provence – ont continué à frapper des *gillats* pendant un siècle encore, toujours au nom de ce roi et avec la même typologie, alors que les émissions de *gillats* à leur propre nom sont rares et quantitativement peu consistantes. Cela rend les *gillats* au nom du roi Robert très communs et, en même temps, très difficiles à attribuer et à classer. Normalement les exemplaires qui présentent un dessin fin et un diamètre aux alentours de 25 mm sont considérés appartenir aux pre-

par la suite 397 grains d'or pur. Selon le coefficient de conversion en grammes établi officiellement en 1818 (1 grain = 0,0445495 g) et retenu par la plus grande partie de la doctrine numismatique, il s'agissait d'une quantité d'environ 18 g d'or fin, mesurant la valeur de 4 monnaies d'or du Royaume (augustales, réales, saluts d'or) ou de 5 étrangères (florins, ducats génois, ducats vénitiens). Au cours des premières décennies du XIV^{ème} siècle, on voit l'étalon monétaire du Royaume se fixer exclusivement sur l'argent, la frappe de l'or ayant été pratiquement abandonnée lors de l'introduction du *gillat*. C'est ainsi que le *gillat* – monnaie de bonne valeur et de portée internationale – devint le point de référence pour la définition de l'once de compte. Celle-ci exprime la valeur de 60 *gillats*, qui s'échangent contre 5 florins ou ducats, mais qui, déjà vers le milieu du XIV^{ème} siècle – en raison de l'augmentation de la valeur de l'argent par rapport à l'or – s'échangent pour 6 florins/ducats au lieu de 5. En d'autres termes, le rapport entre florins/ducats et *gillats* tomba de 12 à 10. Donc, non plus 12 *gillats* pour 1 florin/ducat mais seulement 10. Parfois il peut arriver que, dans des documents de banquiers et marchands de l'époque, il soit fait référence à des cours d'échange différents, mais il conviendrait de tenir compte aussi de la possibilité que ces cours contiennent de manière discrète une commission, notamment celle due à l'usure.

mières années de règne de Robert, alors que ceux caractérisés par un dessin grossier et un flan large sont réputés être posthumes. L'épigraphie du nom du souverain en entier (ROBERTUS) ou en abrégé (ROBERT) est aussi un indice de distinction. Mais en réalité, nous disposons de très peu de points d'ancrages chronologiques. Seules les émissions au nom de Robert d'Anjou accompagnées des symboles du gland et du lys ont une date certaine par documentation historique (respectivement en 1317 et 1321), ainsi que celles au nom de Charles II d'Anjou (1303-1309), celles au nom de la reine Jeanne et son deuxième époux Louis de Tarente (1351-1362), et celles de Charles III de Duras (1382-1386). Ces émissions nous fournissent des éléments de comparaison pour établir des relations de proximité avec d'autres émissions dans la masse énorme des *gillats* au nom du roi Robert, contemporains ou posthumes. Mais ces relations de proximité restent finalement largement dépendantes d'une appréciation personnelle, qui n'assume de valeur que dans la mesure où se réalise une convergence dans la doctrine, tout en demeurant malgré tout contestable. Les évidences pouvant résulter de trouvailles dans des contextes chronologiquement certains revêtent dès lors une importance capitale. Certes, la valeur du *gillat* n'en fait pas une monnaie de site et les trésors découverts et étudiés jusqu'ici n'ont pas fourni d'éléments d'ancrage permettant un positionnement certain des *gillats* dans le temps et dans l'espace. D'où l'intérêt de pouvoir tirer du *tesoretto* de Muro Leccese le maximum de renseignements possibles.

L'étude de Libero Mangieri fait ressortir la très bonne qualité des *gillats* pour ce qui est de leur contenu en argent fin. L'analyse de quelques pièces selon la méthode non destructive de la fluorescence RX a donné des résultats très positifs allant au-delà des niveaux des pres-

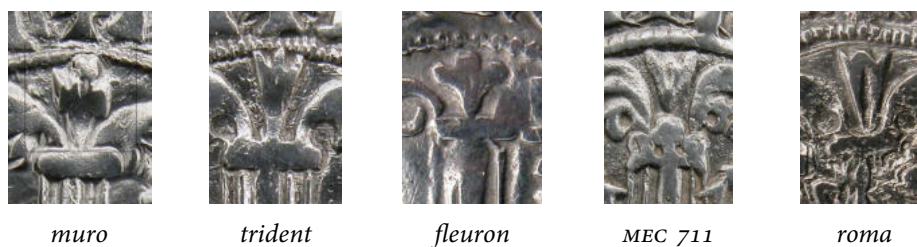


Fig. 3 – Principaux types de tbc rencontrés sur les gillats du tesoretto de Muro Leccese (échelle 400 %)

criptions officielles ^[10]. Concernant les aspects pondéraux, les données du petit trésor de Muro Leccese montrent une assez large dispersion avec une masse moyenne de 3,89 g, bien en-dessous de celle de 3,96 g du trésor de Casalbare.

Aussi les aspects typologiques ont été étudiés en détail. On dénombre, au droit, 10 modèles de la croix surmontant le globe dans la main gauche du souverain (CSG) et 11 modèles de globe ; au revers, 21 modèles pour ce qui est de la composition florale ou feuillue qui caractérise la terminaison des bras de la croix (TBC). À noter cependant que le nombre de ces modèles pourrait se réduire considérablement si l'on faisait abstraction des variantes résultant de l'opération d'incision manuelle sans que cela corresponde à une orientation délibérée de caractère général. Concernant plus particulièrement le TBC, il semblerait utile d'accomplir un effort commun entre tous ceux qui étudient cette monnaie pour parvenir à élaborer une nomenclature unifiée, ce qui pourrait faciliter les travaux ultérieurs et la

compréhension réciproque. Sans avoir l'ambition d'élaborer à ce stade un *corpus* de cet élément particulier de la typologie des *gillats*, nous proposons d'adopter les dénominations indiquées à la fig. 3 pour les principaux types de TBC rencontrés dans le *tesoretto* de Muro Leccese. Dans ce contexte il est intéressant de noter aussi que le type « *muro* » concerne une bonne moitié de l'ensemble des *gillats* du *tesoretto* : il conviendrait dès lors, dans des études ultérieures, de contrôler les interférences de ce type de TBC avec d'autres éléments typologiques. Cela pourrait éventuellement aider à identifier une série et peut-être aussi à définir la collocation de celle-ci dans le temps et dans l'espace.

Dans les études ultérieures, il faudrait aussi prêter de l'attention à la base des lys qui cantonnent la croix au revers. Celle-ci semble évoluer de la forme de petits triangles (▲) – typique des *gillats* au nom de Charles II et de ceux des premières années de règne du roi Robert – vers une forme qui s'ouvre progressivement (▲), se rapprochant enfin de celle d'une queue d'hirondelle (▲) (fig. 4).



Fig. 4 – Base des lys cantonnant la croix au revers des gillats (échelle 250 %)

^[10] Les prescriptions officielles prévoyaient une teneur de 929,166 ‰ d'argent fin. Les analyses de quatre pièces ont donné comme résultats : 945,3 – 946,7 – 954,0 – 956,1 ‰. Le niveau le plus élevé est celui de la pièce n° 21. Malgré la fiabilité réduite de la méthode d'analyse utilisée (car celle-ci ne porte que sur la couche superficielle de la pièce), ces résultats sont bien significatifs. Ils concordent largement avec ceux que nous avons enregistrés il y a quelque temps par l'analyse d'une vingtaine de *gillats*.



Fig. 5 = pièce n° 205 – Gillat : contrefaçons sous les papes Martin v (1417-1431) et Eugène iv (1431-1447)

Émissions à Rome à partir de 1431, reconnaissables par la marque du maître d'atelier Domenico Gherardini : un fouet en fin de légende du revers.

A- ★ ROBERT DEI GRA IERL ET SICIL R★ – Dans le champ, roi assis en majesté.

R- ★ HONOR · REGIS · ITUDICI · DILIGT (fouet) – Dans le champ, croix feuillue cantonnée de lys – TBC de type « roma ».

3,88 g – 26,1 mm – échelle 150 %

En guise de conclusion nous pouvons relever que la couverture chronologique de la composante « monnaies d'argent » du *tesoretto* est délimitée par des points d'ancrage « certains » : les trois *pierréalles* (1355-1377, 1402-1409 et 1435-1436) et deux *gillats* (pièces n° 205 et 206) qui sont des contrefaçons émises à Rome au début des années 1430 sous les papes Martin v (1417-1431) et Eugène iv (1431-1447), reconnaissables par la marque du maître d'atelier Domenico Gherardini (un fouet, en fin de légende du revers ; fig. 5) ^[11].

Évidemment, la possibilité théorique que le trésor contienne aussi des *gillats*

appartenant à des émissions antérieures ne peut pas être écartée de manière absolue. Cependant, l'absence de pièces d'argent anciennes (telles que les *saluts* de Charles 1^{er} d'Anjou et de Charles ii (1278-1302), les *gillats* de Charles ii (1303-1309), ceux au nom de Robert avec les marques du gland ou du lys (1317-1321), les *gillats* provençaux de première génération) suggère une étendue chronologique allant de la seconde moitié du xiv^{ème} à la première moitié du xv^{ème} siècle ^[12]. Les quelques *gillats* classés par Libero Mangieri à une époque antérieure peuvent alors faire l'objet d'un examen au cas par cas et il n'est pas exclu que le résultat conduise à remettre en question un certain nombre d'attributions.

^[11] SAMBON, Le *gillat* de couronnement de Jeanne d'Anjou et de Louis de Tarente et les émissions posthumes des *gillats* de Robert d'Anjou roi de Naples et comte de Provence, dans *GN* 1897, p. 185 s. – *MEC* 14, p. 227. Notons au passage la remarquable ressemblance du visage du roi sur ces pièces avec celui de la statue de Charles 1^{er} d'Anjou érigée à Rome aux environs de 1270 et attribuée à l'artiste Arnolfo di Cambio (Rome, *Musei Capitolini*).

^[12] Cette considération est renforcée par la façon dont sont modelées les lettres des légendes d'un groupe significatif de pièces du trésor (lettres fourchées aux extrémités, par ex. **Λ**). Cela reflète une tendance stylistique de la première moitié du xv^{ème} siècle, se rapprochant visiblement du graphisme des premières pièces aragonaises émises à Naples après la conquête par Alphonse le Magnanime, notamment l'*alfonsino d'oro*.



Fig. 6 = pièce n° 21 – Gillat au nom de Robert d'Anjou : Naples ca 1323 (?) ou Provence, beaucoup plus tard (?). Type MEC 711.

A + ROBERT : D : GRA : IHR : SICILI : RE* – Dans le champ, roi assis en majesté.

R + HONOR : REGIS : IUDICIUM : DILIGIT – Dans le champ, croix feuillue cantonnée de lys ; point secret dans les TBC.

3,95 g – 26,8 mm (Ø des pièces 20 et 22 : 27,6 et 28,0 mm) – titre 956,1 ‰ – échelle 125 ‰

Cela concerne à première vue les *gillats* provençaux présents dans le *tesoretto*. Les progrès de la doctrine sur l'identification et le classement des *gillats* émis en Provence sont encore dans une phase initiale.

Une contribution de notre part a été présentée au 3^{ème} Congrès numismatique italien qui s'est tenu à Bari les 12 et 13 novembre 2010 et dont les Actes sont en cours de préparation. À cette occasion nous avons avancé la thèse selon laquelle tous les *gillats* présentant dans la légende de l'avvers l'abréviation IHR pour Jérusalem, au lieu de IERL, ont une matrice provençale, et ce également pour les pièces dont la légende du revers reprend la formule biblique HONOR REGIS IUDICIUM DILIGIT au lieu du titre comtal traditionnel COMES PROVINCIE ET FORCALQUERII^[13]. À notre avis, donc, non seulement la pièce n° 18 (*A* + ROBERTUS DEI GRA IHR ET SICIL REX – *R* + HONOR REGIS etc., etc. ; 3,92 g ; 27,6 mm), que Libero Mangieri reconnaît comme étant provençale en suivant

notre opinion, mais aussi les pièces n°s 20, 21 et 22 du *tesoretto* – pièces que nous appelons de type MEC 711^[14] – seraient à attribuer à la Provence (fig. 6) ; en outre, de par leur style d'ensemble et sans compter leur module large, elles semblent appartenir chronologiquement plutôt à la fin du xiv^{ème}, voire au xv^{ème} siècle. Notons aussi la présence dans le *tesoretto* de Muro Leccese d'un autre *gillat* certainement provençal : il s'agit de la pièce n° 24, avec la légende : *A* + ROBERT DEI GRA IHR ET SICIL REX – *R* + COMES PROVINCIE ET FORCALQUERII et qui, à notre avis, se situe chronologiquement après 1350.

L'ensemble de tous ces éléments ainsi que la valeur relativement faible du *tesoretto*^[15], suggère qu'avec toute pro-

^[14] Voir note 2 ci-dessus.

^[15] Pour avoir une idée de la valeur du trésor, nous estimons approximativement que l'ensemble (équivalent à environ 192 *gillats*) pouvait s'élever à 3,2 onces de Naples, soit quelque 19 florins d'or. Or, on sait que vers le milieu du xiv^{ème} siècle, un haut fonctionnaire d'État pouvait gagner jusqu'à 25 onces par mois, mais que normalement un maître graveur de l'atelier monétaire gagnait 1 1/2 once par mois (90 *gillats*) et un commandant de bateau 1 once (60 *gillats*). À un niveau inférieur, la solde mensuelle pour des arbalétriers ou des marins *supersalientes* se situait aux environs d'une demi-once (30 *gillats*), alors que le loyer

^[13] Des annonces de cette thèse figuraient déjà dans des notes que nous avons publiées précédemment. Cf. TESTA, Le type du *gillat* napolitain et son message politique, dans BCEN 43, n° 1 (2006), p. 193, note n° 11 ; IDEM, I gigliati napoletani: il punto della ricerca, dans RIN CIX (2008), p. 556.

babilité nous sommes en présence d'un trésor constitué en un laps de temps relativement bref avant son enfouissement et donc reflétant la circulation monétaire de l'époque (*currency hoard*).

Par ailleurs, l'absence complète dans le *tesoretto* d'émissions napolitaines d'Alphonse d'Aragon est un élément digne de réflexion quant aux conditions de circulation monétaire est-ouest à l'intérieur du Royaume. Cet élément s'ajoute aux considérations du MEC 14^[16] et à celles émises dans le même sens par Baker qui, à propos des deniers tournois, souligne l'existence de mouvements monétaires dans les Pouilles, surtout le long de l'axe adriatique.

Jean GUILLEMAIN, *Ripostiglio della Venèra. Nuovo Catalogo Illustrato. La monetazione di Probo a Roma (276-282). Vol. III-1*, Rome, Comune di Verona, Edizioni Quasar di Severino Tognon (diffusion P.-F. Jacquier), 4° à l'italienne, 286 p. + 20 pl., ISBN 978-88-7140-401-1.

DÉCOUVERT EN DÉCEMBRE 1876, le trésor d'antoniniens de La Venèra (50-555 ex.) a connu, dès 1880, un premier et très remarquable inventaire publié par L.A. Milani. À l'initiative de J.-B. Giard, alors attaché au Cabinet des Médailles de la BnF, une équipe de numismates français a repris de manière exhaustive la catalographie de ce dépôt majeur quant à nos connaissances de la production des ateliers occidentaux,

annuel de maisons ou magasins variait entre 1 et 4 onces (soit entre 5 et 20 *gillats* par mois). Sur cette base, nous sommes amenés à considérer que finalement la valeur du *tesoretto* n'était pas excessivement élevée, mais elle représentait tout de même 2 à 4 mois de salaire pour un artisan spécialisé ou un soldat haut-gradé.

^[16] MEC 14, p. 406 ss.

italiens principalement, mais également balkaniques, et ce entre 260 et 287.

Ont été publiés à ce jour : les monnaies de Gordien III à Quintille (J.-B. Giard), d'Aurélien, Tacite et Florian (S. Estiot ; la recension du premier empereur a paru dans le *BCEN* 26 (1989), pp. 98-99), et de Carus à Dioclétien (D. Gricourt).

Le numéraire de Probus (276-282) est de loin le plus abondant, puisqu'il représente le quart de la trouvaille avec plus de 13 000 exemplaires, à savoir Rome : 4 880 ; Siscia : 3 693 ; Ticinum : 3 644 ; Lyon : 513 ; Serdica : 185 ; Cyzique : 140 ; Antioche : 5 et Tripoli : 1.

Jean Guillemain s'est attaché à décrire et classer les seules monnaies de l'atelier de Rome. On pourrait regretter le caractère restreint de sa participation à la mise en valeur du dépôt, mais il faut avouer que les seules monnaies de Rome, soit près de 5 000 unités, constituent à elles seules l'équivalent d'un très gros trésor de cette époque pourtant riche en découvertes. Notons d'emblée que ce travail a été mené simultanément aux recherches de S. Estiot et Ph. Gysen (L'atelier de Rome au début du règne de Probus (276-277) : *corpus* et documents inédits, *Revue Numismatique* 2006, pp. 231-257 et pl. xxxiv-xxxviii) dont les résultats n'apparaissent par la force des choses ni chez l'un, ni chez les autres.

L'étude débute par l'historiographie du classement du numéraire de Probus émis dans la capitale, où figurent principalement les travaux de K. Pink (1949) constituant l'*Aufbau*, puis ceux, plus récents, de S. Estiot. L'auteur divise la production romaine en quatre périodes (pp. 18-93).

Voici comment ce monnayage s'articule.

La période I comprend une seule série, scindée en deux phases. La série I, phase 1, qui débute en septembre 276, à la mort de Florian, se distingue des séries pro-

duites par Tacite et son successeur par le changement des types de bustes, passant du cuirassé et drapé (type A), au type militaire simplement cuirassé. Celui-ci occupe près de 80 % des images impériales : l'empereur se présentera, particulièrement à la fin de son règne, en soldat, tout comme Aurélien. Le RIC V/2 n'a pas distingué la spécificité de cette série, éclatée dans le catalogue entre Rome et Siscia, ce qui a bien évidemment provoqué une mauvaise interprétation quantitative de nombre de trouvailles. La phase Ia se distingue par la marque de valeur XXI à l'exergue, complétée d'une lettre d'officine (de A à Z) parfois placée dans le champ. L'auteur réunit donc dans une même série les deux phases précédemment distinguées par R. Bland lors de l'étude du trésor de Blackmoor. Il s'agirait plutôt de l'indication du travail de deux équipes de graveurs, comme semblent le montrer les données quantitatives réunies au tableau 5. Très curieusement, l'atelier semble mettre en circulation beaucoup plus de coins d'avvers que de revers.

Une seconde phase paraît contemporaine de la célébration du 1^{er} consulat de Probus (1^{er} janvier 277). Elle comprend seulement deux revers, à savoir VIRTUS AVG et PM TRP COS PP. Des éléments techniques (par exemple l'épaisseur du cercle de grènetis !) permettent de montrer une modification dans la gravure des matrices de cette seconde phase. Les antoniniens sont accompagnés de monnaies d'or de deux types différents, SALVS AVG et le même que celui figurant sur le billon. Pour ce dernier, deux antoniniens de poids double sont connus depuis longtemps.

L'auteur constate que si les officines produisent des quantités inégales au sein d'une même phase, le regroupement de deux montre un équilibre (tableau 8). À notre sens, seul le regroupement correspondrait à ce que l'on peut techniquement dénommer une « émission ». Cette

première période s'achève vers février 277 et se poursuit par une période d'inactivité couvrant quelques mois.

La période II comprend les 2^{ème} et 3^{ème} séries, elles-mêmes subdivisées en différentes phases ne totalisant pas moins de 174 types différents. Cette prolifération est en grande partie due à la présence de 33 avers distincts qui se combinent avec un jeu de revers plus limité. Une étude détaillée des liaisons de coins a été entreprise afin d'éclaircir la situation.

La deuxième période débute à la fin du printemps 277. Elle procède de l'entrée triomphale de Probus à Rome (juin ? 277), marquée par l'émission de monnaies d'or et de médaillons de bronze (parfois erronément attribués à Siscia), célébrant l'*adventus augusti* dont la valeur chronologique contraignante n'est pas unanimement acceptée. L'atelier de la capitale – au chômage depuis février comme nous l'avons vu – est remis en fonction à cette occasion. La 2^{ème} série est elle-même subdivisée en différentes phases faisant usage des marques R, RA à RZ puis R*A à R*Z. L'auteur recense 174 types différents, constituant un programme iconographique totalement différent du précédent, dénommé « programme B » ; il s'achève en 281 par les émissions triomphales. Quelques rares antoniniens non marqués doivent être liés à des *donativa*, confirmant une hypothèse avancée autrefois par P. Bastien.

Une étude détaillée des liaisons de coins a été effectuée, étant donné la « relative faiblesse » numérique de cette 2^{ème} série (566 ex. seulement). Celle-ci s'articule en deux phases qui ne partagent pas leurs coins et qui se distinguent par des détails stylistiques. La série 2-1 comprend 19 coins de droits différents, la seconde seulement 14. La première réunit 356 unités (108 avec R, et 248 avec RA), l'autre 210 pièces (RA uniquement). La distinction entre la série 2-2, qui se caractérise par la

participation de deux équipes de graveurs, et la série 3, repose également sur des détails subtils, par exemple la position des lemnisques ornant les bustes consulaires. Onze liaisons de coins ont été observées entre les deux groupes, et l'état d'usure des matrices montre que 2·2 précède indubitablement 3.

D'une manière générale, l'auteur observe différents comportements fort curieux dans l'usage des matrices. Ainsi, sous Tacite, un coin de droit était parfois lié à 5 revers ; dans la phase 2·2·1 de Probus, un coin de revers est couplé avec jusqu'à 6 droits distincts. De ce fait, J. Guillemain estime que le droit, contrairement à ce que l'on pensait, n'est pas systématiquement mobile. De même, le travail des sept officines (signant leur production à l'aide d'un numéral grec allant de A à Z) se répartit entre cinq officines guerrières (1, 3, 4, 6 et 7), et deux réservées à l'iconographie consulaire (2 et 5) !

J. Guillemain développe ensuite des considérations sur les types de bustes utilisés, sur la typologie des revers, et finalement sur quelques hybrides liant la période I à la II.

Mais revenons aux phases 2·2·1 et 2·2·2. À partir de quelques liaisons de coins, l'auteur montre qu'elles sont parfaitement synchrones. L'existence de deux équipes de graveurs, signant toutes deux leur production avec les marques allant de RA à RZ, montre que l'atelier de Rome doit à ce moment être considéré comme une structure double, dont chaque moitié utilise son matériel propre, et ce dans des lieux différents. On comprend mal, dans ce cas, la possibilité de contrôle de l'État sur des pièces rigoureusement identiques produites par des équipes en grande partie indépendantes.

La 3^{ème} série est contemporaine des campagnes de Probus contre les Germains ; elle se prolonge pendant 18 mois, de la

mi-277 à l'hiver 278/279. Elle est précédée d'une 2^{ème} émission « de célébration », qui comprend des quinaires de bronze et un unique denier à la légende [P M TRP C]OS III. Les antoniniens de cette 3^{ème} série sont séparés en deux groupes marqués R*A à Z, puis R⌢A à Z. Des détails apparemment abscons dans le dessin des attributs (les attributs « x » sont des lemnisques divergents associés à des lances munies d'une pointe, les « y » ont des rubans non divergents et des lances sans pointes) permettent une fois encore un phasage détaillé, puisque les attributs « y » correspondent à l'introduction d'un nouveau revers célébrant la *Victoria Germanica*.

L'auteur (pp. 63-64) distingue un groupe (3R) constitué de récupérations de coins de revers de la série précédente, et un autre faisant usage de coins neufs présentant de plus une typologie spécifique. Les différentes sous-phases sont cependant strictement contemporaines : elles nous éclairent sur l'organisation interne de l'atelier, infiniment plus complexe que supposée.

J. Guillemain développe ensuite les critères de datation de sa phase 3·1. La présence de rares monnaies laurées au revers *VICTORIA GERM* laisserait supposer un *adventus* dans la capitale ; toutefois cette cérémonie eut lieu à Ticinum. La préparation des fêtes à Rome fut brutalement interrompue, et les divisionnaires destinés au *donativum* aussitôt remplacés par des antoniniens classiques. D'autre part, les trouvailles monétaires (provenant principalement de Pannonie) montrent que la série II doit s'interrompre fin 278 ou début 279.

La phase 3·2 est constituée d'antoniniens portant un croissant (parfois pointé) dans la marque de l'exergue. Elle est quantitativement plus importante que la 3·1 (807 ex. contre 554) ; pour l'auteur il s'agit simplement d'une « phase de routine »,

avec trois types d'avvers et quatre de revers (tabl. 31). Ici encore, la présence de l'attribut « x » (3 seulement sur 807) montre que la phase 3-2 débute lorsque s'achève la précédente. En revanche, le moment où elle se termine ne peut être déterminé précisément, et l'auteur hésite entre 279 et 280.

La période III débute par la frappe de la série 3, phase 3, caractérisée par une couronne dans la marque. De nouveau l'usage d'une signature précise chevauche différentes séries : plus de la moitié des antoniniens à la couronne (236 ex.) appartient effectivement à la série 3-3. Ces pièces constituent le monnayage « régulier ». L'auteur note ici la présence d'exemplaires qui n'appartiennent pas à la production officielle de Rome : il s'agit d'un groupe de 25 monnaies coulées (tabl. 36) qui utilisent un ancien marquage (croissant ou étoile). Cet atelier illégal utilise trois coins d'avvers liés à différents revers issus de cinq (sur les sept) officines de Rome. Il semble s'agir de la production d'un faussaire isolé, dont les fraudes se concentrent essentiellement en Italie (Rome, Vérone, la Venèra), avec la région d'Innsbruck comme seule exception.

Les pièces régulières de Rome portent toutes la titulature **IMP PROBVS PF AVG**. Trois types de bustes sont attestés, qui se répartissent entre les effigies cuirassées (officines 1, 2, 5 à 7), le buste consulaire (officines 3 et 4), et un buste casqué, avec lance et bouclier, qui occupe seulement une partie de la production de l'officine 6, tout en conservant l'ancienne titulature courte **IMP PROBVS AVG**. Quant aux revers, quatre sont conservés tout en étant réattribués à des officines différentes, et trois nouveaux font leur apparition : **IOVI CONS AVG** (devenant ensuite **IOVI CON PROBI AVG**), **FIDES MILITVM** et **VICTORIA AVG**. La thématique montre un retour au « programme A ».

La recherche de liaisons de coins entre les phases 3-3 et 4-1 a abouti à une unique occurrence : ceci laisse à penser que les deux ensembles ont été produits de nouveau par deux équipes différentes.

La 4^{ème} et dernière phase de la série 3, utilisant de nouveau le « programme B », est caractérisée par l'emploi d'un foudre comme symbole. Attestée par 123 ex., elle est quasiment identique à la précédente, la seule innovation étant la suppression du buste casqué et armé, et la prépondérance de la titulature **IMP C PROBVS AVG**.

La série 3-4 porte également le foudre comme marque. Prise globalement, elle est attestée par 1.165 ex., dont 204 pour la phase 1, le solde étant réparti entre 4-2 et 4-3 (cette dernière marque un retour au « programme A » défini ci-dessus). De nouveau, l'étude montre l'incroyable complexité du monnayage de Rome, puisque la phase 4-1 nous est présentée comme synchrone de la 3-3, et la 4-2 semble contemporaine de la phase 3-4 !

Les mêmes revers, et la même marque au foudre sont les caractéristiques des phases 4-1 et 4-2-3. Quelques spécificités apparaissent au sein des officines, par exemple dans la 3^{ème}, réservée au buste consulaire, et dans la 6^{ème}. Elles se distinguent par l'usage, en complément de la production principale, de bustes différents généralement attestés par un nombre limité de coins (un avers pour six revers). Toutefois, ce matériel « surnuméraire » ne semble pas devoir être séparé du reste de la production « courante ». Quant au passage, des détails dans l'ornementation des cuirasses permettent de distinguer trois groupes.

La production simultanée de 3-3 et 4-1 a donné lieu à un désordre dans l'usage des matrices : une vingtaine de coins de droits nouveaux sont liés à des revers plus anciens. En revanche, J. Guillemain n'obser-

ve aucune erreur du même genre entre 3·4 et 4·2.

L'auteur suppose une interruption de la production en 280, contemporaine de celle observée autrefois à Lyon par P. Bastien. À ce moment intervient la 3^{ème} émission « de célébration », attestée cette fois dans l'*Historia Augusta*. Pink, suivi par Bastien, place l'expédition orientale de Probus en fin 280. L'élimination des usurpateurs de Gaule, Proculus et Bonosus, se situe au début de l'année suivante, et le retour triomphal de l'empereur à Rome date de la fin de l'été 281. C'est à ce moment que l'atelier émet des deniers, des quinaires, mais également des *aurei* et des médaillons de bronze, au total 59 types représentés par 168 exemplaires. Les premières dénominations, de faible valeur, étaient destinées à être offertes à la population de la capitale. Cependant, les *vota quinquennalia* ne figurent pas sur les monnaies, comme c'est quasi la règle après 260 ; P. Bastien avait avancé qu'une partie des *donativa* célébrant cet événement avait été reportée, et le numéraire festif correspondant seulement distribué lors du triomphe de l'année suivante.

De nouveau, l'examen détaillé des monnaies nous montre la façon dont fonctionne un grand atelier : certains revers de médaillons, célébrant l'*adventus* par exemple, sont des récupérations du règne de Tacite. De manière générale, la thématique solaire, héritée d'Aurélien et typique des années 276-278 (par ex. avec le revers SOLI INVICTO COMITI AVG) fait désormais place à la propagande jovienne : IOVI CONS PROB AVG et bien sûr la marque au foudre. Le nouveau dieu protecteur est mis en avant au moment où Probus, le pouvoir affermi, n'a plus besoin de se réclamer de l'idéologie solaire de son prédécesseur, comme l'a montré naguère S. Estiot. De même, la référence à Hercule est plus discrète à Rome qu'à Ticinum (le revers ERCVLI PACIFERO y est fréquent et semble contemporain des

campagnes de Germanie et de Rhétie) ; le dieu à la massue apparaît également sur des *aurei* de Siscia. L'auteur montre toutefois l'existence, à Rome, de deux médaillons à la légende VIRTVS PROBI AVG, sur lesquels le prince, tel Hercule, figure revêtu de la léonté.

La thématique développée dans cette série de médaillons est double : d'une part la MONETA AVG, traditionnelle pour les séries de multiples de bronze. Les victoires ensuite : VICT PROBI AVG, VICTORIOSO SEMPER et VBIQVE PAX (qui n'apparaît pas au début du règne, contrairement à l'opinion de Chastagnol). D'une manière générale, la typologie des espèces laurées et radiées montre qu'au cours de la période III, c'est l'armée qui se trouve au centre du discours impérial.

La 3^{ème} « émission de célébration », comme nous l'avons vu, est contemporaine des phases 3·3 et 4·1 ; dans la capitale, elle se prolonge très logiquement par l'émission des antoniniens « au foudre ». Parmi ces derniers, le revers ROMAE AETERNAE se présente clairement comme un type festif. Du reste, la riche *trabea* de l'avvers est ornée, sur la poitrine, d'une petite couronne qui disparaîtra par la suite et sera remplacée par un motif en forme de losange.

L'auteur examine ensuite les éléments de datation, à savoir un denier portant la légende PM TRP V COS IIII PP et deux quinaires de bronze avec PM TRP COS IIII. L'existence d'un *aureus* émis à Antioche en janvier 281 semble indiquer que l'empereur s'y trouvait à ce moment. Différents éléments permettent de supposer que le triomphe fut célébré à Rome avant l'automne. En effet, selon les sources littéraires, des arbres furent plantés dans l'amphithéâtre, qui ressemblait à une forêt : ceci ne se conçoit guère en hiver. Toutefois, il existe un rare médaillon daté du v^{ème} consulat (282), montrant Probus

dans un char (à six chevaux : ce n'est donc pas un *processus consularis*) ; ceci laisse supposer que les séries festives se prolongèrent jusqu'en janvier 282. J. Guillemain reconstitue donc les événements de la manière suivante : retour d'Orient début 281, *adventus* dans la capitale suivi d'un bref séjour, départ précipité en Gaule et élimination des usurpateurs Proculus et Bonosus, retour à Rome et célébration du triomphe.

La période IV réunit les phases 4-4 et la série 5. Le premier ensemble est en réalité un simple prolongement de la 4-3, dont il reprend le marquage « au foudre », mais quelques types nouveaux y font leur apparition. Cette avant-dernière série romaine est la plus abondante, puisque l'auteur catalogue en moyenne 240 pièces par officine, soit une fois et demi les quantités produites antérieurement.

Quelques trésors permettent de déterminer la chronologie relative de la série. En effet, l'antériorité de la forme IMP PROBVS PF AVG sur la version courte PROBVS PF AVG ne fait aucun doute. Tout comme sous la République, Probus délaisse son titre d'*imperator* après la cérémonie du triomphe, pour utiliser l'épithète *invictus*. L'ornementation du buste consulaire est légèrement modifiée, et l'atelier revient à la formule A, avec des coins d'avvers en général liés à quatre ou cinq revers.

La 5^{ème} et dernière série romaine porte des lettres intermédiaires dans la marque, constituant, dans l'ordre des sept officines, A-E-Q-V-I-T-I, tout comme à Ticinum (où la disposition était toutefois différente). Cette modification de la signature s'accompagne d'un renouvellement partiel du répertoire des revers, qui abandonne la propagande guerrière en faveur d'une thématique célébrant la stabilité, sous l'influence, toutefois, du MARS PACIFER. Les bustes casqués et armés

font désormais place à la simple image cuirassée.

La répartition quantitative entre les différentes officines est plus irrégulière, faisant penser à un relâchement du contrôle peu avant la mort de l'empereur, en septembre ou octobre 282.

Le riche matériel de La Venèra constitue une fois de plus la base chronologique du classement du numéraire d'un règne long de 72 mois. Grâce à l'étude détaillée des styles, J. Guillemain montre que les marques ne constituent pas à elles seules l'ossature des émissions telles qu'elles apparaissent lors de l'examen minutieux des données. D'autres détails permettent de saisir l'articulation entre les différentes phases de production des coins.

L'ouvrage s'achève par un chapitre métrologique et métallurgique (pp. 94-102) que nous ne pouvons détailler ici, un autre résumant les observations relatives au fonctionnement de l'atelier (par exemple à partir des liaisons de coins d'avvers avec des revers issus de différentes officines).

Une longue annexe précédant le catalogue concerne la circulation monétaire, qui détaille, province par province, les caractéristiques quantitatives du monnayage de Probus observé à partir des trésors uniquement. Un seul regret : l'auteur aurait pu prendre en compte les monnaies de sites (le tabl. 1 de la p. 17 donne seulement 14 monnaies isolées (!)), qui auraient sans doute donné une idée fort différente de celle observée à partir des seuls dépôts, par exemple en ce qui concerne la diffusion des espèces laurées. Ainsi le site de Namur (J. LALLEMAND, *Les monnaies antiques de la Sambre à Namur*, Namur, 1989) a livré 44 pièces de Probus, dont 14 de Rome. Parmi celles-ci figurent trois deniers (RIC 275, 278 et 280). Une longue « typologie de l'atelier de Rome » est particulièrement bienvenue (elle s'étend des pp. 148 à 218) ; il s'agit

d'un véritable *corpus* du numéraire de Probus à Rome, qui fait en partie double emploi avec l'article d'Estiot et Gysen cité en tête de recension. Le catalogue de la trouvaille ne comprend finalement « que » 66 pages, complétées par 20 excellentes planches, d'une qualité égale à celle des volumes précédents.

On peut espérer que J. Guillemain poursuivra avec le même bonheur son étude sur Probus, en traitant des autres ateliers présents à La Venèra : un volume III/2 est d'ailleurs annoncé sur la jaquette de l'ouvrage.

Jean-Marc DOYEN

A. FOSSION et B. TONGLET, *Dinant d'or et d'argent, les monnaies dinantaises (VII^e-XVII^e s.), Catalogue de l'exposition présentée à la Maison du Patrimoine Médiéval Mosan en avril-novembre 2009, Cahiers de la MPM, n° 2, Bouvignes-Dinant, 2009, 73 p.*

LE CATALOGUE D'EXPOSITION présente les monnaies frappées à Dinant et dans ses alentours (Poilvache, Bouvignes et Celles) ainsi qu'une histoire économique et monétaire de la région.

Une première partie, réalisée comme la suivante par Alain Fossion, conservateur du Cabinet *François Cajot* (Namur), est consacrée à la présentation chronologique du monnayage de ces ateliers. Vient ensuite un catalogue exhaustif des productions monétaires en question ; les types sont présentés, illustrés et référencés.

La dernière partie de ce catalogue, que l'on doit à l'économiste Benoit Tonglet, est une étude d'histoire économique et monétaire du pays mosan, du VIII^e au XIV^e siècle. On la sent précise, documen-

tée et fouillée, peut-être un peu trop pour le non-spécialiste. Les auteurs connaissent parfaitement leur sujet, et on apprécie le mélange d'une approche didactique (définitions, explications simples et claires de l'économie médiévale) et d'une véritable rigueur scientifique (références nombreuses et récentes).

L'ouvrage, également très agréable pour le néophyte, se distingue pour le spécialiste par le choix de l'illustration. Les monnayages présentés sont rares et ne sont souvent connus en publication que par des dessins. Les auteurs ont ici le mérite de choisir, pour près des deux tiers des numéros, la photographie en couleur d'exemplaires issus principalement des collections du Cabinet des Médailles de Bruxelles et du Cabinet *François Cajot* (coll. Cajot) de la Société Archéologique de Namur. La photographie est particulièrement utile pour apprécier la qualité d'un alliage ou d'une frappe, ou encore les détails de la gravure qui n'auraient pas été notés par le dessinateur. On regrettera d'ailleurs que certaines séries n'aient pas bénéficié d'un agrandissement, notamment le monnayage mérovingien, les petits deniers des XII^e et XIII^e siècles ou encore les billons noirs de Poilvache. Il est également un peu dommage que plusieurs exemplaires soient mal orientés (Rv des n^{os} 13, 24, 26, 28, 76 et 81).

La préface, signée par Jean Plumier (Direction de l'archéologie), met l'accent sur les recherches à venir dans l'étude des monnaies issues des fouilles locales. Espérons avec lui que cette équipe nous fournisse un jour un travail de même qualité sur les monnaies en contexte archéologique. On sait d'ailleurs que ce sujet n'est pas du tout étranger à Alain Fossion.

Thibault CARDON

J. & A.G. ELAYI, *The coinage of the Phoenician city of Tyre in the Persian period* (5th – 4th cent. BC), Leuven-Paris, Uitgeverij Peeters, 2009 (*Orientalia Lovaniensia Analecta* 188 ; *Studia Phoenicia* xx), 8°, 517 p. + 51 pl. Toilé sous jaquette. € 85.

L'OUVRAGE EST LE SECOND – après celui consacré à Sidon en 2004 – des quatre *corpora* destinés à mettre en valeur les monnayages phéniciens antérieurs à la conquête de la région par Alexandre en 333/332.

Le monnayage de Tyr débute par des *shekels* « au dauphin », datés du 3^{ème} quart du v^{ème} s., et s'achève, pour la période ici considérée, par des bronzes contemporains d'Alexandre, soit un total de 1-814 ex. Ceux-ci font l'objet d'une caractérisation exhaustive (pp. 28-200), et la plupart des coins isolés sont illustrés sur 51 planches. Les liaisons sont résumées sous formes de graphiques (fig. 3-20) ; on constate que pour les *shekels*, les coins de droit sont généralement liés à 4 ou 5 revers différents. À partir de ce *corpus*, les auteurs abordent, dans un premier temps, la paléographie, examinée sous l'angle de la gravure, des graffiti et des contremarques. Ils arrivent à la conclusion, grâce aux variantes épigraphiques provenant de la même main, que les graveurs dominaient l'art d'écrire. Vient ensuite l'examen de l'iconographie : chouette, dauphin, hippocampe, dieu forgeron assimilé à Milqart, coquillage, tête de lion, de bélier, rosette et finalement la contremarque en forme de croissant.

Le métal, absent de Phénicie, devait être acquis sur le marché international. En ce qui concerne l'étain, les auteurs privilégient les Cassitérides ; l'argent viendrait d'Espagne, le cuivre de Chypre ou de Sardaigne. La mise en œuvre (préparation des flans, gravure des coins, frappe) fait l'objet d'une étude détaillée. On relèvera l'intérêt pour l'orientation des axes de coins. Le passage de l'étalon phénicien à l'étalon attique, vers 358 (qui s'accom-

pagne d'une diminution importante de l'aloi) montre un passage d'orientations aléatoires à une prédominance des axes à 12 h (↑↑). Les bronzes plus tardifs, en revanche, sont plutôt disposés à 6 h (↑↓). L'ajustement systématique à 12 h atteint la Méditerranée orientale dans le courant du 1^{er} siècle av. J.-C.

La quantification est un passage désormais obligé dans ce genre d'étude. Les auteurs estiment que l'émission du roi anonyme du groupe 1-2-1, atteint 340-000 *shekels*, soit 4,76 tonnes d'argent. Son successeur (groupe 11-1-1-1) émet plus d'un million de *shekels*, soit près de 15 tonnes de métal blanc. La production culmine avec Ozmilk (vers 349-332), avec plus de 16 tonnes d'argent, soit environ 136-000 *shekels* par an ! Ces séries s'accompagnent généralement de nombreux divisionnaires d'argent. Ces quantités considérables diminuent sensiblement après 357.

Un important chapitre (pp. 323-398) est consacré à l'histoire de la ville, essentiellement à partir des sources littéraires puisque l'archéologie est largement déficiente dans ce cas précis. Les auteurs relèvent que le système de datation annuel apparaît aux alentours de 388 avant J.-C. L'examen des données du catalogue montre une dévaluation datable des alentours de 365, soit quelques années avant le passage à l'étalon attique.

Ce livre important enrichit notre connaissance quant à la politique perse vis-à-vis de Tyr, par exemple lors de la préparation de la reconquête de l'Égypte en 343/2. Le dernier roi passe ensuite sous la tutelle d'Alexandre, qui toutefois le maintient sur son trône, sans doute du fait de sa faible importance militaire.

Jean-Marc DOYEN

